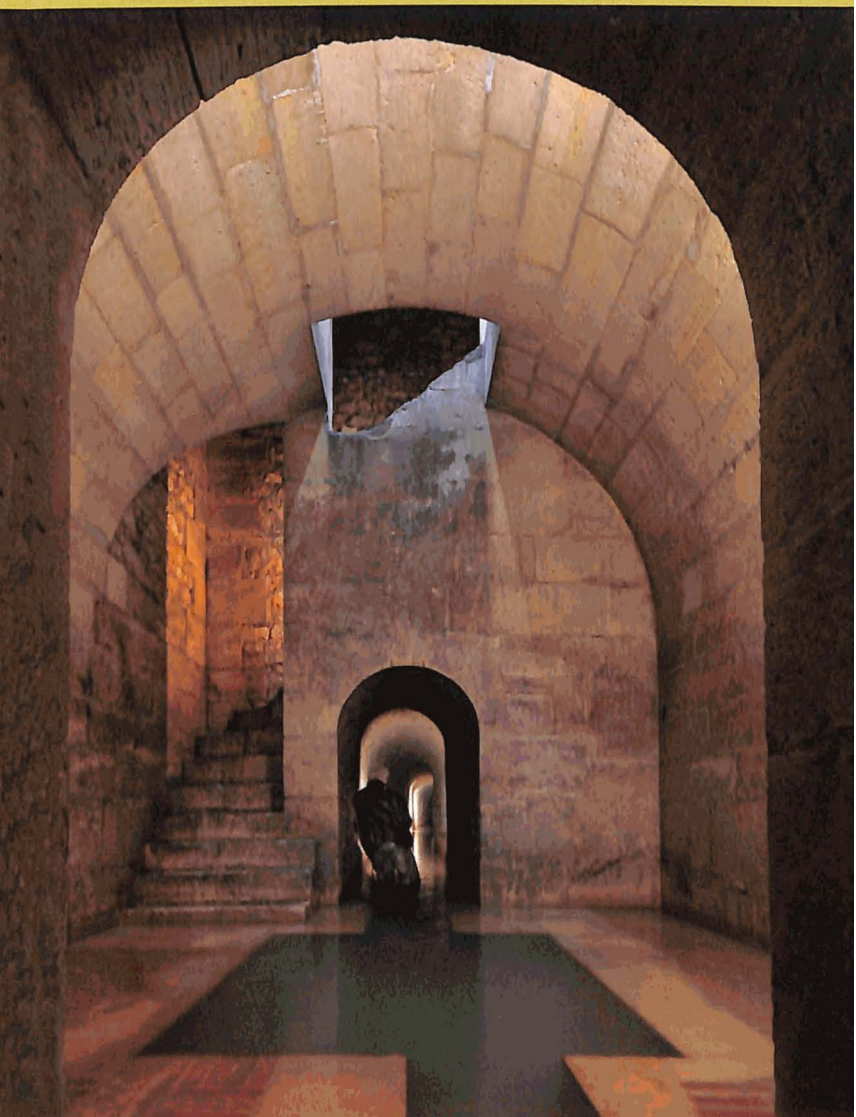
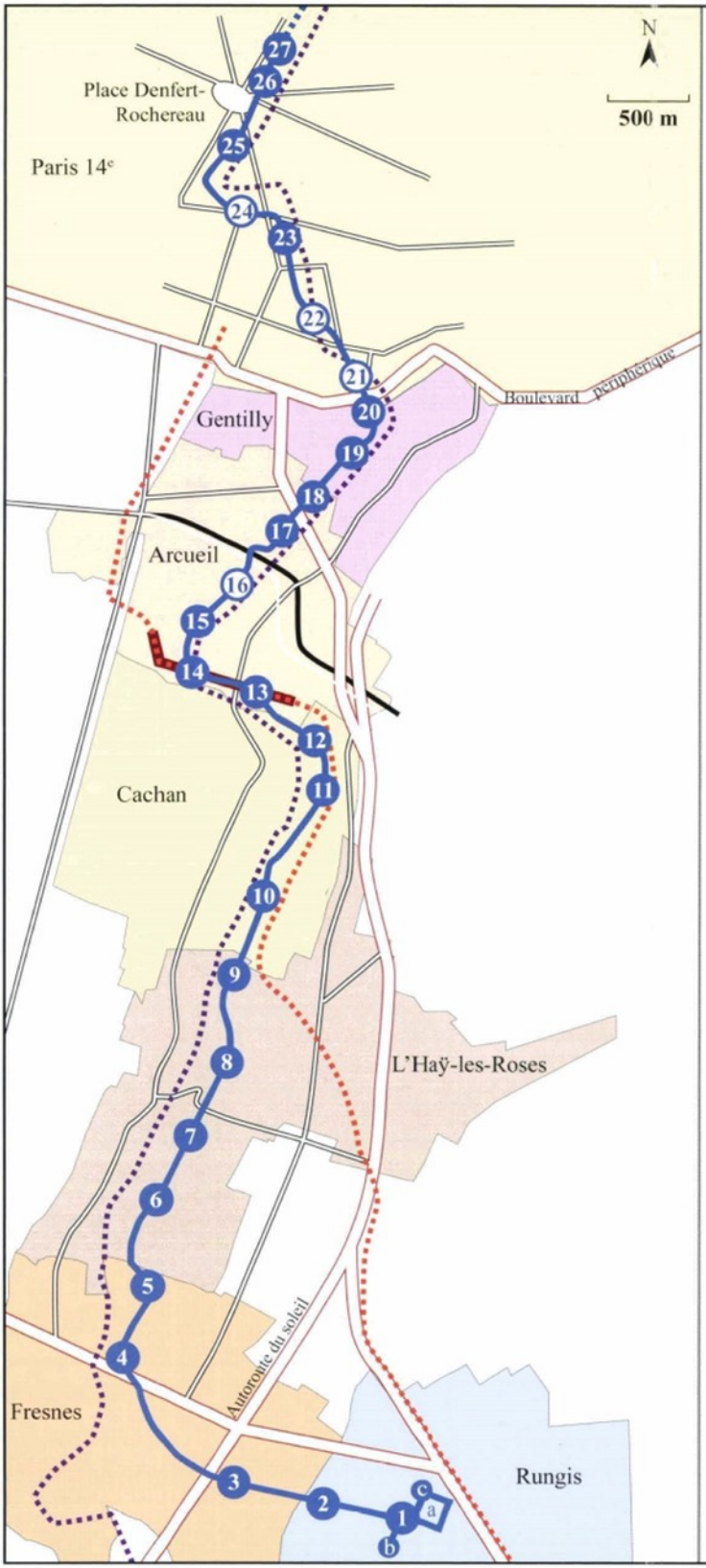
PARCOURS DU PATRIMOINE

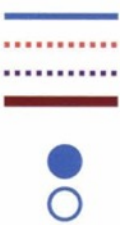
Région Île-de-France

L'aqueduc Médicis

Des sources de Rungis aux fontaines de Paris




N
500 m
Place Denfert-Rochereau
Paris 14e
Boulevard périphérique
Gentilly
Arcueil
Cachan
L'Haÿ-les-Roses
Fresnes
Autoroute du soleil
Rungis
27
26
25
24
23
22
21
20
19
18
17
16
15
14
13
12
11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1
a
b
c



Rungis
a - « Carré des Eaux », avenue de la République
b - Regard de la Pirouette, avenue Lucien Grelinger
c - Regard des Sources, petite voie des Fontaines
Regard I, passage des Écoliers
Regard II, promenade de l'Aqueduc

Fresnes
Regard III, rond-point du Chemin des Otages
Regard IV, rue du Regard
Regard V, allée des Renardeaux

L'Haÿ-les-Roses
Regard VI, rue Thuret
Regard VII, propriété privée
Regard VIII, parking de la sous-préfecture, avenue Larroumès
Regard IX, avenue Aristide Briand

Cachan
Regard X, rue des Saussaies
Regard XI, rue de la Pléiade
Regard XII, propriété privée

Arcueil
Regard XIII, propriété privée
Regard XIV, au centre du boulevard Jacques Debrosses
Regard XV, parc Paul Vaillant-Couturier
Regard XVI, détruit
Regard XVII, impasse Gustave Édouard
Regard XVIII, avenue Stalingrad

Gentilly
Regard XIX, rue du Souvenir
Regard XX, rue Freiberg

Paris 14e
Regard XXI, détruit
Regard XXII, détruit
Regard XXIII, square Thomas Francine
Regard XXIV, détruit
Regard XXV, avenue René Coty
Regard XXVI, avenue Denfert-Rochereau
Regard XXVII, avenue de l'Observatoire, maison du Fontainier

Ce Parcours du patrimoine a été réalisé
par la Région Île-de-France et l'Association pour
la sauvegarde et la mise en valeur du Paris historique
dans le cadre d'une convention de partenariat.

Auteurs : Karine Berthier, conservateur du patrimoine
et archéologue ; Pierre Housieaux, président de
« Paris historique »

Photographe : Laurent Kruszyk, Région Île-de-France,
avec la participation de Benoît Fauvet

Cartographe : Diane Betored, Région Île-de-France

Relecture et coordination éditoriale : Arlette Auduc,
chef du service Patrimoines et Inventaire,
Région Île-de-France

**Coordination du projet et de l'événement
des 400 ans :** Yves Le Marchand

Photographie de couverture
Intérieur du regard III à Fresnes.

Introduction

Détail de la fontaine de Carpeaux ou des Quatre-Parties-du-Monde, avenue de l'Observatoire, Paris.

Depuis plus de deux millénaires, les Parisiens n'ont jamais manqué d'imagination ni d'ingéniosité pour capter les sources et les canaliser. Les techniques, mises en œuvre grâce à une longue chaîne d'architectes, d'ingénieurs, de techniciens et d'ouvriers, justifient une étude approfondie et méritent que leur mémoire soit préservée.

Aujourd'hui, l'eau à Paris constitue un patrimoine qui représente 102 points de captage, 850 hectares de périmètres de protection, 24 périmètres sourciers, 470 kilomètres d'aqueducs, 4 usines de traitement des eaux souterraines et 2 usines de traitement des eaux de surface, 5 réservoirs, 1 800 kilomètres de conduites d'eau potable, 5 puits à l'Albien et plus de 1 200 points d'eau et fontaines publics.

Ce patrimoine de l'eau a été construit à la fin du XIX^e^ siècle sur l'impulsion d'Eugène Belgrand, lui-même désigné par le baron Haussmann. Cet ingénieur visionnaire s'est généralement servi des éléments et des modèles – historiques et techniques – précédents. L'exemple remarquable en est la superposition des trois aqueducs (gallo-romain, Médicis et Belgrand) à Arcueil et à Cachan.

Cette continuité est assurée aujourd'hui par la ville de Paris qui assure la gestion de l'eau et garantit la qualité de ce service public.

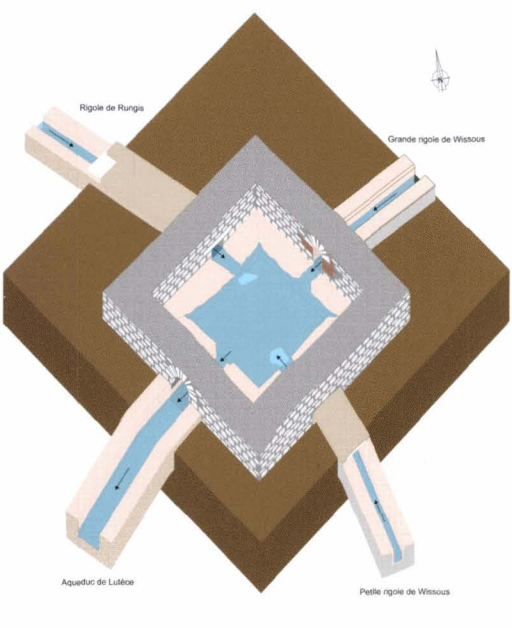
De l'eau pour Paris : les sources du nord

Du XII[e] siècle au milieu du XVI[e] siècle, Paris connaît une croissance exceptionnelle. La population de la ville passe de quelques milliers d'habitants vers 1100 à plus de 200 000 à la fin du premier quart du XIV[e] siècle. La très grave crise qui frappe l'Europe au milieu du XIV[e] siècle, avec son cortège de pestes et de guerres, touche particulièrement la capitale de la France, point sensible du conflit franco-anglais, la guerre de Cent Ans. Au milieu du XV[e] siècle, on estime que Paris a perdu la moitié de sa population, qui toutefois progresse à nouveau rapidement : à la fin du XV[e] siècle, les habitants sont ainsi aussi nombreux qu'en 1225. La poussée continue ensuite au cours de la première moitié du XVI[e] siècle pour atteindre 350 000 habitants.

Une telle croissance pose aux Parisiens et aux autorités des problèmes qui touchent à la fois à l'approvisionnement en eau, à son usage et également à l'évacuation des eaux usées.

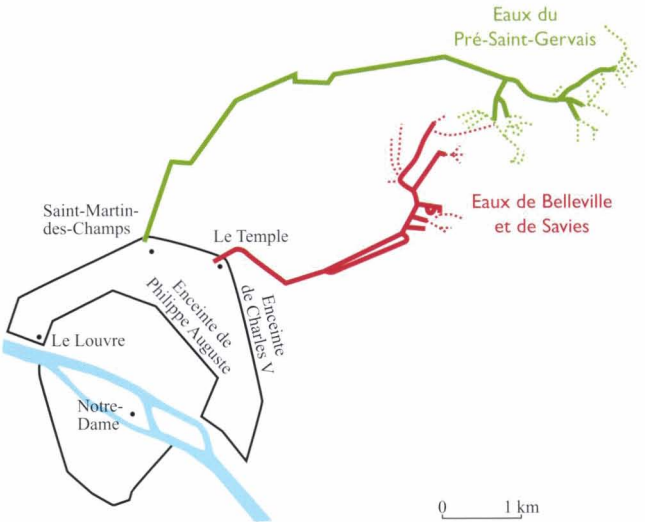
La ville romaine implantée sur la rive gauche reçoit son eau par un aqueduc qui capte les sources de la nappe du calcaire de Brie, à Rungis et à Wissous.

Statue représentant une porteuse d'eau, réservoir de la Croix-du-Trahoir.



Reconstitution du bassin antique de Wissous (Bruno Deloumeaux).

Adductions d'eau et fontaines à Paris d'après les registres de comptes de la ville.



Pour s'approvisionner, les Parisiens disposent au Moyen Âge de trois possibilités : les puits, les sources et l'eau du fleuve. La nappe alluviale, qui atteint parfois une épaisseur d'une dizaine de mètres, est facilement accessible. Les puits sont très nombreux, les uns publics, les autres privés.

Parallèlement, la ville possède un réseau de distribution d'eau alimenté par des sources et distribué par des fontaines. Paris se développant rive droite, c'est au nord-est qu'est cherchée l'eau indispensable à l'approvisionnement, vers Belleville et le Pré-Saint-Gervais.

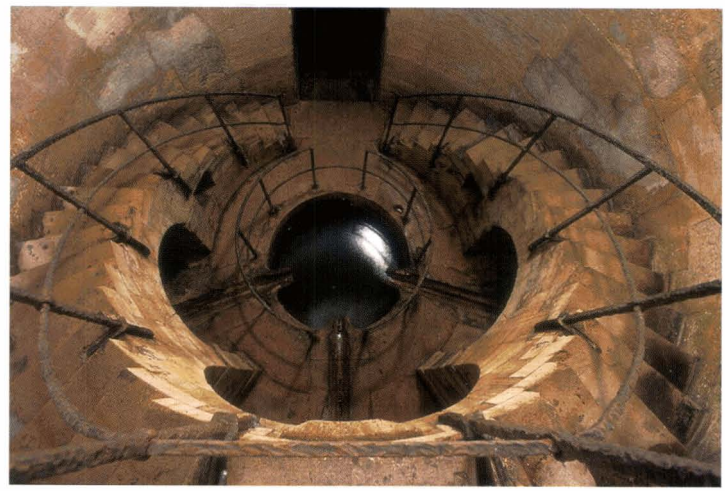
Les établissements religieux sont à l'origine des aqueducs qui transportent l'eau des sources du nord vers le centre-ville. La première mention connue est celle de la léproserie Saint-Lazare qui reçoit, en 1179, le droit d'établir un aqueduc à travers ses vignes. Les sources captées par Saint-Lazare viennent du Pré-Saint-Gervais ou du versant nord-est de la colline de Belleville.

Un autre établissement religieux utilise les sources du nord : l'abbaye Saint-Martin-des-Champs, qui détient des biens à Savies sur le flanc sud-ouest de Belleville. Le Temple s'associe à Saint-Martin pour l'utilisation des eaux de Savies et de Belleville à une date inconnue. Quoi qu'il en soit, il faut faire remonter au XII^e^ siècle la mise en place, au nord de Paris, d'aqueducs tout

d'abord destinés à approvisionner des établissements religieux.

L'eau devient vite un enjeu et ses réseaux passent progressivement en d'autres mains, dont celles du roi et de la ville. Le premier à agir est Philippe Auguste qui s'empare des eaux venant du Pré-Saint-Gervais en 1182. Le coup de grâce est porté par la municipalité parisienne qui, en 1363, s'attribue l'eau des Lazaréens : malgré un procès, les religieux s'inclinent en 1364 à la condition de conserver un accès à cet approvisionnement.

Extérieur du regard de la Lanterne.



Intérieur du regard de la Lanterne. Situé dans le 19e arrondissement de Paris, il fait partie du réseau des eaux de Belleville. Il a été construit entre 1583 et 1613.

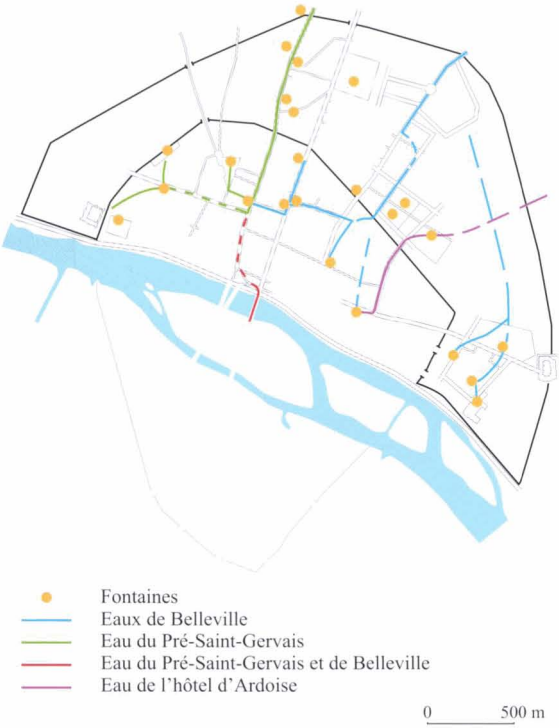
La fontaine de la Croix-du-Trahoir ou de l'Arbre-Sec : elle fut reconstruite en 1636, au coin des rues Saint-Honoré et de l'Arbre-Sec, et devint le château d'eau des eaux d'Arcueil sur la rive droite de la Seine. Elle est rebâtie en 1775, au même emplacement, sur les dessins de Germain Soufflot. Elle existe encore aujourd'hui au n° 111 de la rue Saint-Honoré.

Héritage du réseau de Saint-Lazare, les eaux de la ville partent du Pré-Saint-Gervais et, après avoir recueilli les eaux du versant nord de Belleville, atteignent Paris à la porte Saint-Denis. Elles approvisionnent plusieurs fontaines à l'ouest et au centre. Le captage des eaux est possible grâce à des pierrées, des tranchées ouvertes dans un sol perméable, maçonnées puis recouvertes de terre. Ces canalisations se fondent ensuite dans un aqueduc pour atteindre les fossés et entrer dans la ville.

Cette eau qui circule dans des tuyaux en plomb ou en terre cuite enterrés alimente au XV^e^ siècle une quinzaine de fontaines publiques. Mais l'eau distribuée est loin de suffire aux besoins de la population. Le débit des aqueducs les plus importants – Belleville et le Pré-Saint-Gervais, en excluant les eaux de Savies – atteint 346 mètres cubes par jour en 1669, soit, pour 200 000 habitants, 1,73 litre par jour et par personne, quantité dérisoire quand on connaît les besoins. Et en période de sécheresse, ce débit peut tomber à 200 mètres cubes par jour. Enfin, approvisionnées en série, les fontaines débitent de façon inégale. Celles qui se trouvent en fin

de réseau ne distribuent souvent que de maigres larmes. De plus, des privilèges concédant le droit de prendre de l'eau sur le réseau sont accordés à plusieurs maisons religieuses et à l'aristocratie.

Après la prise de Paris par Henri IV, la monarchie prend des dispositions pour alimenter plus efficacement la capitale. Deux grands chantiers sont ainsi lancés avant l'assassinat du roi, celui de la pompe dite « de la Samaritaine » et celui de l'aqueduc connu sous le nom d'aqueduc Médicis. Ce dernier projet est suspendu en 1610, à la mort du roi, et est repris par Marie de Médicis lorsqu'elle décide la construction du palais du Luxembourg. Les eaux de sources abondantes, et d'excellente qualité, qui avaient été découvertes à Rungis et dans la plaine dite « de Long-Boyau », alimenteront le palais du Luxembourg, le Jardin des Plantes et les hôtels royaux de la rive droite en empruntant le Pont-Neuf. L'aqueduc desservira aussi diverses fontaines publiques et des quartiers parisiens des rives gauche et droite. La construction de l'aqueduc d'Arcueil permettra d'approvisionner en eau une rive gauche jusqu'ici pauvre en ressources hydrauliques, et d'y développer un réseau de distribution.



L'alimentation en eau de la rive droite de Paris : les aqueducs des sources du nord.

L'aqueduc Médicis : un bienfait pour Paris

Au début du XVII[e] siècle, Henri IV ordonne la construction de nouvelles fontaines alimentées par les sources du Pré-Saint-Gervais. Il fait ensuite remettre en état l'aqueduc et les conduites de Belleville. Rive gauche, malgré la présence de puits, la population souffre d'un manque d'eau important.

Cependant, la découverte à la fin du XVI[e] siècle de nouveaux vestiges de l'ancien aqueduc antique et sa permanence dans le paysage suscitent un regain d'intérêt quant aux nombreuses sources présentes autour des villages de Wissous et de Rungis. François Rousselet et Nicolas Carrel financent les recherches sur le terrain afin d'étudier la possibilité d'amener l'eau de ces sources sur la rive gauche. Ces deux investisseurs privés, déjà intervenus pour le lotissement de la place Dauphine, rappellent dans un texte de décembre 1612 que « par longtemps et du vivant du feu roi, ils ont travaillé à la recherche de belles commodités pour décorer de plus en plus ladite ville et

Aqueduc de Belgrand (XIX[e] siècle) et aqueduc Médicis, à Arcueil et à Cachan.

Visite de la Commission du Vieux Paris à L'Haÿ-les-Roses sur les traces de l'aqueduc gallo-romain en mai 1907 (collection Musée de l'Île-de-France, Sceaux).

Le palais et le jardin du Luxembourg

En 1612, Marie de Médicis achète dans le faubourg Saint-Germain-des-Prés le domaine du duc de Luxembourg pour la somme de 90 000 livres. Dès la signature de l'acte, elle fait construire dans le jardin une ménagerie afin d'y loger chiens, poules et autres animaux, ainsi qu'une glacière. La propriété ne couvrant que 8 hectares, l'achat de plusieurs hôtels et domaines se révèle nécessaire afin d'accroître la superficie.

L'exécution du jardin est confiée à deux hommes : Jacques Boyceau de la Barauderie et Thomas Francine. À son arrivée au jardin du Luxembourg, Boyceau est confronté à un terrain d'un relief modeste, avec un manque de déclivité important. L'alimentation en eau du jardin est par ailleurs complexe car la situation géographique du site ne permet pas de profiter des importantes ressources hydrauliques de la Seine. De plus, à cette hauteur, les puits ne peuvent suffire à l'alimentation d'un tel domaine. Marie de Médicis relance alors le projet de construction de l'aqueduc, s'inspirant des jardins de Boboli à Florence, alimentés depuis 1554 par un aqueduc. La reine commence dès l'année 1613 par faire planter les arbres du parc, et « on travailla aussi, par son ordre, aux canaux et fontaines qu'elle voulait faire conduire dans son nouveau palais ». Les travaux au palais, sous la direction de Jacques de Brosse, ne débutent qu'au cours de l'année 1615, après la destruction des anciennes bâtisses existant sur l'ensemble des terrains, et s'achèvent en 1620.

spécialement de pouvoir faire venir les eaux des sources et fontaines de Rungis nécessaires pour la commodité du palais du roi ». Cette étude considérée « d'utilité publique » est financée, pour ne pas charger les finances royales, par la décision que « la ferme des 30 sols par muids de vin soit augmentée durant six années, contribuant ainsi à la création d'un fonds de financement ». Les terrains portant les sources sont achetés par le roi sur la commune de Rungis dès l'été 1608 et, en 1612, Marie de Médicis relance le projet d'aqueduc afin d'alimenter en eau sa future propriété du Luxembourg.

Devis et adjudication

S'agissant principalement d'alimenter en eau un palais royal, les travaux doivent être contrôlés par les trésoriers de France. La ville de Paris prend alors l'avis de plusieurs spécialistes comme Louis Métezeau, architecte du roi, Alleaume, architecte et ingénieur, Thomas Francine, conducteur

des fontaines et grottes du roi, Hugues Cosnier, conducteur des œuvres du canal de Briare, et enfin Jean Lintlaer, gouverneur de la pompe de la Samaritaine. Puis elle fait réaliser en 1612 un devis « des ouvrages qu'on doit faire aux fontaines de Rungis ». Ces mêmes experts seront contactés en février 1613 et consultés pour être présents lors des visites techniques des ouvrages.

Plusieurs investisseurs soumissionnent à cet appel. Le chantier est rapidement adjugé par le roi, le 27 octobre 1612, à Jean Coin, maître maçon. À la fin de cette même année, il lui est ordonné de se rendre en compagnie de Pierre Guillain, maître des œuvres de la ville, de Francine, de Métezeau et de Cosnier à « Rungis et autres lieux pour planter les piquets, prendre les alignements et faire les autres choses nécessaires et qu'il conviendra pour commencer à travailler aux dits ouvrages et conduites des eaux ».

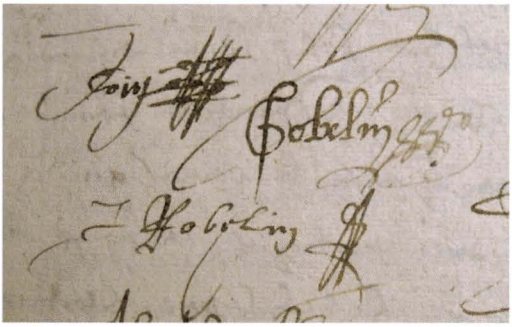
Jean Coin promet de fournir la quantité de 30 pouces d'eau par jour au regard du roi, c'est-à-dire environ 400 litres par minute, en toutes saisons, durant douze années après les quatre expirées. Il s'engage à réaliser tous les ouvrages de maçonnerie, tranchées, vidanges, ponts, de payer le dédommagement pour les moulins, terres, maisons qui seront détruits ou endommagés et

Représentation du pont-aqueduc sur le terroir d'Arcueil-Cachan, 1688 (Archives nationales).

de verser le salaire des ouvriers. En tant qu'entrepreneur, Jean Coin reçoit également l'autorisation d'associer à son entreprise « telles personnes capables qu'il avisera ». Il prend pour partenaires un maître charpentier, plusieurs maîtres maçons, dont Gobelin, Jacquet, Boulle, Robelin et Collot.

Les clauses du devis sont parfaitement établies. Il s'agit tout d'abord de faire « les canaux et voûtes dans les tranchées qui avaient été creusées par le duc de Sully grand voyer pour ramasser toutes les eaux ». La dimension des ouvrages est fournie à l'entrepreneur : environ 1,85 mètre de hauteur de la base à la voûte, pour 1 mètre de

Vue de la galerie avec une cheminée entre les regards I et II.



Signature de Gobelin et de Robelin en 1612 sur un acte concernant l'aqueduc Médicis (Archives nationales).

large. La conduite, depuis « le regard de la prise d'eau de Rungis » jusqu'au fossé neuf de la ville, doit être fondée sur une plate-forme de maçonnerie et pilotis. Si des sources sont trouvées lors du chantier, elles doivent être dirigées vers l'aqueduc par des drains en pierres sèches. Le type de pierre est même mentionné, notamment pour la construction du pont-aqueduc au travers de la vallée à Arcueil : les fondations seront construites avec des moellons grossièrement équarris, noyés dans de la maçonnerie, fondations sur lesquelles les pierres de taille des piles seront assises. Afin de procéder aux travaux de construction, plusieurs dessins d'experts sont associés au devis. Des regards, au nombre de trente, sont à édifier tous les 600 mètres environ, munis de portes et de serrures. L'entrepreneur doit fournir les matériaux nécessaires à cet ouvrage, c'est-à-dire « pierres, rocailles, briques, bris de tuileau, carreaux de terre cuite de Brie et poudre de poterie de grès pour faire ciment avec cailloux de vignes, bonne chaux vive, sable des tranchées des nouvelles fortifications de Paris ou de la rivière de Seine, pilotis, plates-formes, huisseries et fermetures des regards, même le plomb, robinets de cuivre ».

Le déroulement du chantier

Les entrepreneurs achètent plusieurs biens dans le secteur de l'aqueduc antique, notamment sur les communes de Cachan et d'Arcueil. En 1614, Martin Gallet leur vend une maison située au village d'Arcueil qui se compose d'un petit corps de logis de trois travées, d'un clos de deux arpents et d'un arpent de vigne situé au terroir de Cachan en deux pièces « où sont et disaient être les anciens aqueducs et canaux ». En 1615, les acquisitions sont faites par Sébastien Jacquet qui achète une maison avec jardin à proximité des vestiges antiques.

Jean Coin doit aussi, selon le devis de 1612, fournir les matériaux pour le chantier. Au cours de l'année 1613, il passe plusieurs contrats avec des carriers et des marchands de ciment. Ainsi, les tranchées du canal des fontaines de Rungis, sur une longueur d'environ 790 mètres depuis la source, seront vidangées par Simon Morlet, jardinier. Il se fait livrer de la chaux vive par un marchand de Melun. Le ciment est procuré par des carriers ou d'autres fournisseurs. Pour la pierre, il achète deux carrières, dont l'une à ciel ouvert au « Petit Cachan sous la garenne », qui fournira des « carreaux doubles, des libages et moellons », et l'autre d'un peu plus d'un hectare à Arcueil. Il embauche des compagnons tailleurs de pierre. Les pierres de taille seront triées, layées et martelées

Dessin figurant Charles de Gaulle dans la section parisienne de l'aqueduc.

Marques de tâcherons (tailleurs de pierre) sur les piles du pont-aqueduc à Arcueil et à Cachan.

pour le prix de chaque toise, tant pour pierre dure que pierre tendre pour la somme de 14 sols. Les carriers seront payés au fur et à mesure et s'engagent à ne pas œuvrer pour d'autres chantiers « jusqu'à ce que les ouvrages de pierres de taille pour les fontaines soient parfaits ».

À la mort de Jean Coin en janvier 1614, son gendre Jean Gobelin lui succède. De nouveaux marchés sont passés au cours de l'année 1615. Nicolas Moisson accepte de livrer toute la quantité de ciment qu'il pourra fournir aux villages de Rungis ou de Fresnes, et du sable de Seine sera extrait par un vigneron de Soisy-sur-Seine pendant un an.

À partir de 1619, les marchés ne concernent plus que la fourniture de tuyaux de grès et de plomb pour les fontaines. Antoine Prenet, potier de terre à La-Ferté-sous-Jouarre, promet de livrer à Gobelin environ 200 mètres de « pots de terre cuite, plombés par dedans en vert, d'un calibre de 7 pouces et demi à 8 pouces de diamètre et de 2 pieds de long, sans comprendre l'emboîture, pour le prix de 4 livres la toise de longueur ». En 1623, les ouvrages de plomberie pour les fontaines de la ville sont adjugés au rabais à Jean Coulon pour le prix de 2 sols 3 deniers la livre de plomb d'Angleterre non mêlé de celui d'Allemagne, et 7 sols 6 deniers la livre de soudure.

En 1624, les experts Thomas Francine et Jehan de Lintlaer sont consultés pour la forme et la fabrication des tuyaux de plomb servant à conduire l'eau de Rungis en différents endroits de Paris. Les entrepreneurs, selon le certificat établi par le sieur Censier, greffier au bureau des Finances, ont reçu la somme de 850 628 livres 19 sols 11 deniers pour la conduite des eaux des fontaines de Rungis, soit presque le double du prix de l'adjudication.

La construction de l'aqueduc

Les travaux de terrassement débutent dès 1613 et emploient jusqu'à six cents ouvriers. Les contraintes dues à la traversée de substrats géologiques différents ont été transformées en avantages techniques par les ingénieurs. Les carrières souterraines d'Arcueil-Cachan ou de Paris ont ainsi permis de faire passer la galerie. À Arcueil, le ciel de carrière remplace la voûte en plein cintre et forme le toit de l'ouvrage. En revanche, sur les communes en amont, les ouvriers ont dû creuser des tranchées et bâtir l'ensemble. À Rungis, les eaux sont quant à elles dirigées par des pierrées, petits collecteurs en pierre de 0,30 mètre par

Banquettes de circulation aménagées dans la galerie, dans le « Carré des Eaux » à Rungis.

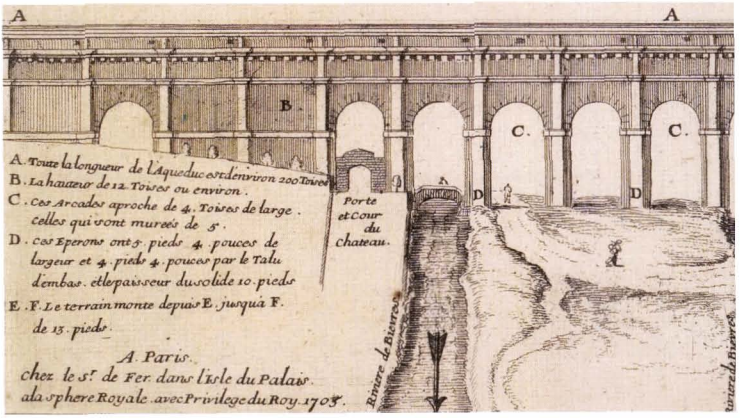
0,60 mètre, vers une galerie quadrangulaire d'environ 545 mètres de long puis conduites dans le regard I.

La galerie principale, comme les secondaires – concessions d'eau –, est construite en pierres meulières et moellons formant deux piédroits espacés d'environ 0,90 mètre et surmontés d'une voûte en plein cintre. Si la hauteur de la voûte du boyau principal est en moyenne de 1,80 mètre, elle est variable pour les concessions. Afin de consolider et de renforcer la structure, des maçonneries en pierres de taille sont édifiées tous les 4 mètres environ. La cunette est souvent située au centre de la galerie et est bordée de banquettes de circulation. Entre les regards I et III, elle est déportée sur le côté, probablement pour faciliter la circulation lors des inspections. Des ouvertures, de hauteurs différentes, entre 0,30 mètre et 0,60 mètre, sont aménagées à la base de la galerie afin de drainer les eaux du plateau. Seuls vingt-huit regards sont construits sur les trente prévus dans l'adjudication. Des cheminées, au nombre de 257, sont aménagées dans la galerie pour l'aération mais aussi pour évacuer les déblais lors des travaux.

Coupe de la galerie en 1782, avec figuration des banquettes de circulation (Archives nationales).

En décembre 1613, un arrêt du conseil du roi indique que les travaux aux arches, arcades et pont-aqueduc commenceront au cours de l'année suivante. Cependant, en novembre 1614, Jean Gobelin avertit le roi que lors d'une visite faite au village d'Arcueil par les trésoriers généraux de France, à laquelle s'étaient joints Thomas Francine, Louis Métezeau, Hugues Cosnier, Claude Vellefaux, Charles David et Martin de la Vallée, experts jurés maçons, afin d'examiner les « anciennes fondations des vieulx acqueducz », il est apparu qu'il ne serait pas possible d'asseoir sur celles-ci le nouvel aqueduc, jugé d'une hauteur excessive et trop long. Thomas Francine soumet alors un nouveau dessin qui est accepté par tous. L'aqueduc du XVII^e^ siècle est ainsi dévié de quelques degrés.

Doté de neuf arcades renforcées par dix-sept contreforts, il traverse désormais la vallée sur une longueur de 479 mètres et deux regards sont établis à chacune de ses extrémités. Conjointement à ce nouveau plan, il est demandé de rehausser la voûte de l'aqueduc d'un pied de chaque côté depuis la prise de l'eau jusqu'à la décharge de Fresnes suivant le procès-verbal des commissaires du 12 juin 1613, et depuis la décharge de Fresnes jusqu'à la fausse porte du faubourg Saint-Jacques. Jean Gobelin et ses associés soulignent que devant « le plan, le dessin et le devis dressés

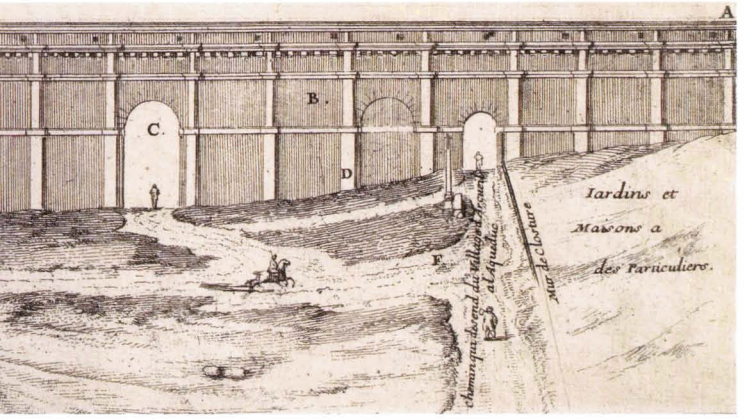


Traversée de la vallée de la Bièvre, représentation du pont-aqueduc, en 1705 (collection Musée de l'Île-de-France, Sceaux).

par Francine qui sont l'une des plus importantes pièces de leur entreprise », si les trésoriers ne les remboursent pas au plus tôt, ils ne pourront pas effectuer les constructions demandées. En réponse, le roi ordonne que les entrepreneurs fassent les ouvrages du pont, des piles, des massifs du vallon d'Arcueil, ainsi que les fondations et qu'ils soient payés comptant 99 600 livres par le Trésor.

En 1617, les voûtes du grand carré de Rungis ainsi que les pierrées ne sont pas encore achevées. À partir de Gentilly, sur plus de 2 kilomètres de tranchées, il reste encore à édifier les voûtes de l'aqueduc et les regards. En juin de la même année, le canal depuis Rungis jusqu'au bout du pont-aqueduc d'Arcueil est réalisé, à l'exception de la voûte. Sont également terminés le pont sur toute sa longueur et sur 23 mètres de haut ainsi que les sept regards jusqu'à Gentilly. L'achèvement des tranchées et des travaux est envisagé pour l'année 1618.

À l'autre extrémité, à Paris, il est décidé l'année suivante que le grand regard de réception des eaux soit construit « hors la porte Saint-Michel, à côté du chemin des Charbonniers, qui conduit en la rue d'Enfer, et vis-à-vis d'un jardin appelé "le jardin de Saint-André-des-Arts" ». Il aura 8 mètres de large sur 14 mètres de long, avec à l'intérieur un réservoir général pour la réception de toutes les eaux. De chaque côté, il sera complété par deux réservoirs : l'un situé vers les chartreux pour les eaux appartenant au roi, l'autre vers le faubourg Saint-Jacques pour les eaux de la ville auxquelles sont jointes celles des entrepreneurs. Le pavillon devra ressembler à celui de l'aqueduc des fontaines de Fontainebleau.



En amont, le chantier prend du retard. Finalement, les eaux coulent officiellement dans les conduites le 18 mai 1624. Du regard de l'Observatoire se détachent des tuyaux de plomb de diamètres différents qui desservent divers palais et des fontaines.

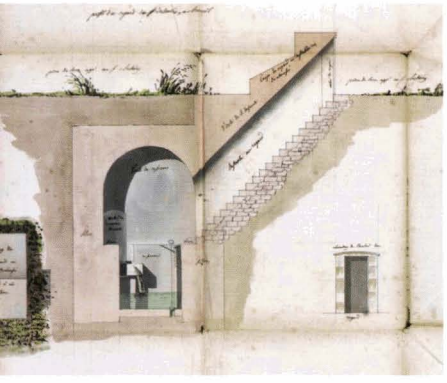
Les concessions d'eau

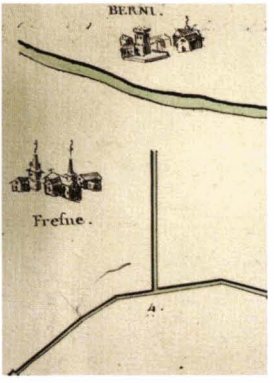
Au premier regard, les eaux sont captées à une altitude de 75 mètres pour aboutir au grand regard de l'Observatoire (regard XXVII), à 57 mètres.

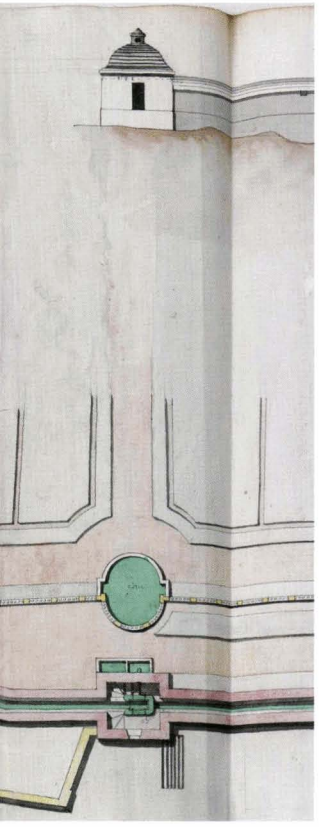
L'aqueduc présente une longueur de 13 kilomètres pour une pente moyenne de 1,4 ‰. De nombreuses concessions d'eau ont été accordées, notamment auprès de certains propriétaires pour les dédommager d'avoir permis le passage de l'aqueduc sur leurs terres. Il est ainsi consenti au chancelier de Sillery pour sa maison de Berny

Schéma du regard et de la distribution de l'eau dans l'ancien domaine de Provigny à Arcueil (Archives nationales).

Concession d'eau en direction du château de Berny à Fresnes (Archives nationales).





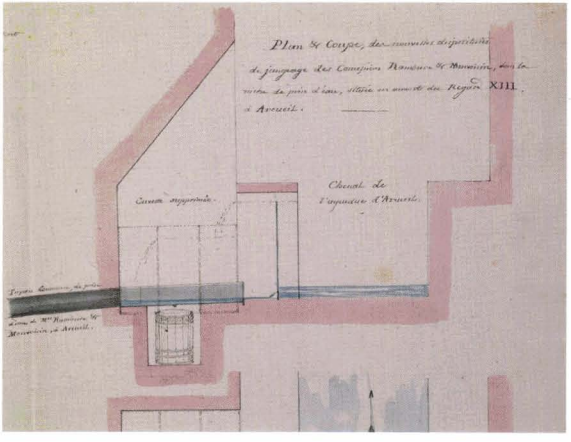


Coupe et plan de la concession d'eau à Arcueil desservant une fontaine et un bassin, XVIIIe siècle (collections de la bibliothèque de l'École nationale des ponts et chaussées).

un demi-pouce d'eau sur « les eaux de Rungis que le roi fait conduire à Paris ». En 1616, il est également promis au président Chevallier, dont les terres de Gentilly ont été bouleversées par le chantier, « un demy pouce d'eau de la dite fontaine aussi tôt que les dites fontaines passeront près de son clos et viendront à Paris » en contrepartie de la somme de 6 000 livres.

Un document de 1780 permet d'en savoir un peu plus sur cette concession. Il s'agit d'une galerie d'un mètre de hauteur pour 0,55 mètre de largeur, desservant « un très beau réservoir établi dans le parc qui domine le château de la duchesse de Villeroy et d'où partent quatre grandes conduites alimentant chacune un bassin ». En 2002, lors des travaux de la ZAC de la porte de Gentilly, cette galerie a été dégagée et visitée.

Sur les communes d'Arcueil et de Cachan, plusieurs propriétaires se plaignent de dégâts causés sur leurs terrains par les entrepreneurs des fontaines de Rungis. Ainsi, en 1620, le sieur de Blairge se plaint des pertes qu'il a subies lors des travaux. En dédommagement, il lui est donné la quantité d'une ligne et demie d'eau. De même, afin de clore le conflit entre le sieur Sainctot et les constructeurs de l'aqueduc, le roi lui octroie, en contrepartie du captage des eaux qui jaillissaient dans une pièce de vigne au-dessus de Cachan, un tiers de pouce d'eau. En 1622, Jean Gobelin reconnaît avoir vendu à Charles de Grieu, pour la somme de 4 000 livres,



Plan et coupe des nouvelles dispositions de jaugeage des concessions Rambure et Monvoisin, dans la niche de prise d'eau, située en amont du regard XIII à Arcueil (Archives de Paris).

un tiers de pouce d'eau, contenant 48 lignes, à prendre dans le canal des fontaines à L'Haÿ ou ailleurs, afin de compenser les dégâts faits en plusieurs pièces de vigne et terre situées entre ce village et Chevilly.

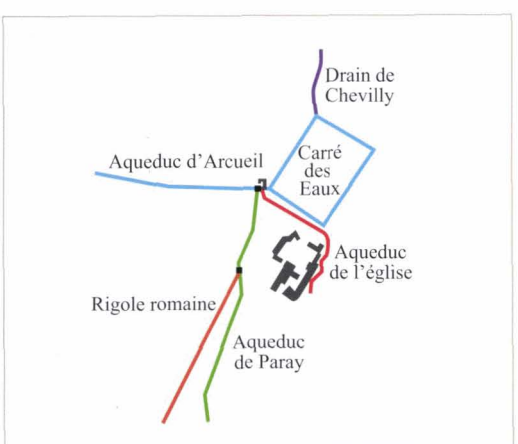
Il en est de même à l'intérieur de Paris. En 1669, la duchesse d'Éguillon a le droit de recevoir 72 lignes d'eau, alors que les habitants de la ville se partageaient seulement 56 lignes.

Un an plus tard, cependant, l'aqueduc ne fournit plus que 21 pouces suite à son mauvais entretien et surtout à la rupture de l'ouvrage à plusieurs endroits (secteur actuel de Denfert-Rochereau, d'Arcueil et de Gentilly) du fait de sa construction au-dessus d'anciennes carrières. À cette date, il alimente encore quinze fontaines et quatre-vingt-huit concessions.

Des recherches permanentes de sources

Les concessions se multiplient sur le tracé de l'aqueduc avec les demandes des établissements religieux, des nobles, auxquelles il faut ajouter la multiplication des fontaines publiques. Cette situation aboutit rapidement à un manque d'eau et, très vite, vers 1637, d'autres captages sont réalisés sur le coteau est de la vallée, sur la commune de Cachan.

En 1651, les prospections reprennent. Louis XIV autorise le sieur Bocquet à entreprendre de nouvelles recherches en eau pour alimenter Paris. Après enquête, il est décidé de capter deux sources, l'une, appelée « des Maillets », se trouvant derrière l'ancienne église de Rungis, la seconde, vers Wissous, dite « de Paray ». Ce drain capte au



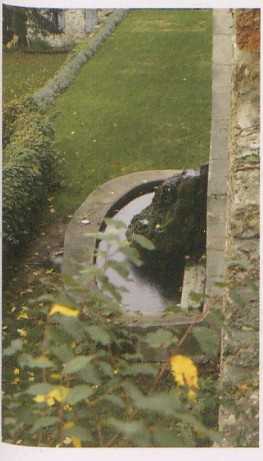
Description des différentes sources captées à Rungis.

Escalier interne du regard I à Rungis et arrivée des sources.

Fontaine couverte à Cachan.

Barbacanes permettant le drainage dans l'aqueduc des eaux de pluie.

Fontaine privée recevant les eaux provenant de l'aqueduc à Arcueil.



passage la source dite « de la Pirouette ». En 1653, Pierre Dubois, maître maçon, est chargé de faire construire, depuis le village de Paray, une pierrée de 1600 mètres de long sur une profondeur variant de 4 à 5 mètres, avec des cheminées tous les 100 mètres. Une pierrée secondaire de 60 mètres gagne la conduite principale au niveau du premier de ces regards et draine les eaux vers le regard de Rungis. Les travaux achevés en 1655 permettent la production de 342 litres par seconde.

Par ailleurs, entre Cachan et L'Haÿ, des petites sources fournissent 80 litres supplémentaires par seconde. Cependant, quelques sources dans la vallée appartiennent encore à des propriétaires privés, comme celle alimentant la « fontaine couverte » à Cachan, possédée par l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. En 1671, un accord est conclu entre les religieux et la ville de Paris. Les édiles parisiens donnent aux religieux le droit de prendre de l'eau au grand regard de la porte Saint-Michel pour desservir leur monastère, et en contrepartie les moines cèdent la source qui se trouve à quelques mètres de l'aqueduc, tout en conservant une quantité d'eau qui sera conduite dans un réservoir édifié à 50 mètres en contrebas pour alimenter le château de Cachan.

À Rungis, en 1684, de nouveaux travaux – terrassement, maçonnerie et charpenterie – ont lieu à proximité des sources du village. Un siècle plus tard, l'aqueduc du Paray tel qu'il a été construit par Bocquet est jugé inapte par Guillaumot, qui se propose de le reconstruire. L'inspecteur général des carrières souhaite édifier à chaque extrémité un regard doté d'escaliers pour descendre dans l'aqueduc afin de le visiter.

Les jeux d'eau dans les parcs et jardins

Ces travaux doivent être mis en relation avec les modifications des demeures seigneuriales qui n'ont plus qu'une fonction d'agrément, dans laquelle l'eau joue un rôle primordial.

Nécessaires à la gestion des domaines implantés dans les fonds de vallées, les étangs, viviers, fossés et canaux permettent de drainer les terrains et deviennent des éléments incontournables des jardins. À Arcueil, en rive gauche,

Vestiges d'une grotte avec jeux d'eau à Arcueil.

et à Gentilly, en rive droite, des terrains sont nivelés afin d'établir des jardins en terrasse favorisant la vue sur le domaine. Par ailleurs, grâce à l'édification de l'aqueduc Médicis, les propriétaires peuvent désormais édifier de nombreuses fontaines, des jeux d'eau ou des grottes artificielles dans leur domaine sans redouter les difficultés d'approvisionnement.

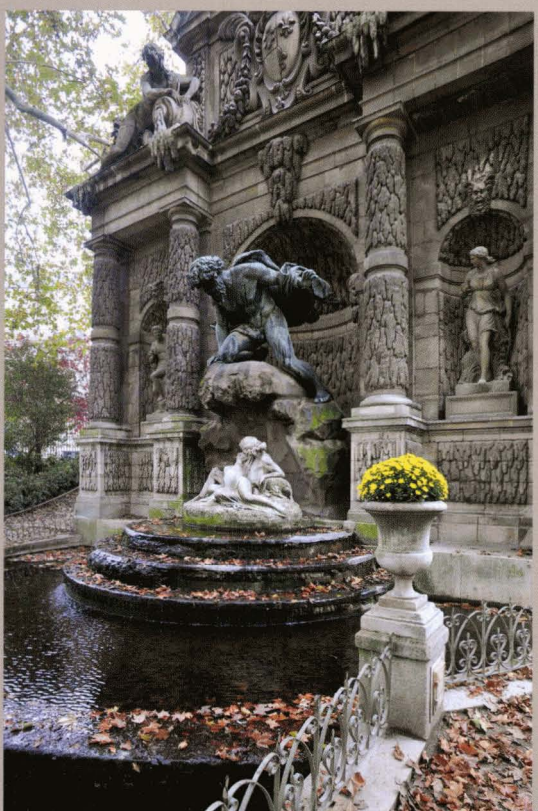
À Arcueil, dans le jardin de François Doujat, maître d'hôtel ordinaire du roi, on trouvait ainsi une grotte de rocaille entièrement revêtue de compartiments de pierres rustiquées et de coquillages, couverte à pans, avec calotte et lanternon. Le couvrement était également orné de coquillages et de pierres rustiquées, disposées en festons et en pendentifs pour former plusieurs compartiments. Au fond de la grotte était disposée une niche cintrée, de même appareil que la grotte, avec un robinet de cuivre en son milieu, dont une cuvette recevait les eaux. Le bas était décoré d'une frise de lambris. Toujours à Arcueil, la grotte de la propriété de la marquise de Miramion, figurée par Aveline, se situe sous le mur d'une terrasse. Des pilastres corinthiens jumelés encadrent des arcs cintrés, au-dessus desquels se trouve un médaillon. Le reste du mur est tapissé de glaçons. Du niveau de cette grotte, deux escaliers conduisent à une terrasse en « U », dont les rampes latérales encadrent deux plans d'eau. Huit à dix lances d'eau s'élèvent de deux murs de terrasse successifs. Au-dessous sont placées deux coquilles superposées, portées par des consoles. Les vasques du premier mur sont séparées par des dosserets à refends, portant des pots de fleurs. Au milieu du second mur, huit masques de lions alternant avec des dosserets lisses crachent de l'eau. La première pièce d'eau est ornée en son centre d'une fontaine à la romaine lançant une gerbe d'eau, motif qui se répète aux extrémités de la seconde pièce d'eau. En 1690, la princesse de Harcourt, nouvelle détentrice de l'ancien domaine de Moran, acquiert une grotte correspondant à un belvédère de plan carré, voûté en coupole, et dont la terrasse est entourée d'une balustrade. À la même date, Aveline mentionne également les cascades de Benserade à Gentilly. On sait que la grotte en cascade est implantée dans la cour. Elle est surmontée d'une balustrade, de cascades et de jets d'eau au milieu de la façade d'un grand mur en terrasse soutenant le parterre d'en haut.

La fontaine Médicis

Une niche, appelée « grotte de la Reine » en 1623, fermait à l'est la perspective de la grande allée du jardin qui longeait le palais du Luxembourg. Édifiée en 1620 par Thomas Francine, la grotte fut transformée en fontaine ; elle était alimentée depuis le réservoir de la fontaine Saint-Michel, lui-même desservi par le bassin du roi de la maison du Fontainier.

La fontaine était ornée d'allégories de fleuves, sculptées par Biart et posées en 1630.

Le tracé de la rue de Médicis entraîna en 1860 son déplacement. Reconstruite sur l'emplacement du séminaire Saint-Louis, elle devint la fontaine Médicis. Elle fut alors doublée sur sa face arrière par les bas-reliefs d'une autre fontaine qui ornait le carrefour des rues de Vaugirard et du Regard. Cette fontaine, dite « de Léda », représente cette dernière assise au bord de l'Eurotas près de Jupiter métamorphosé en cygne. Sur les rampants du fronton, deux naïades ont été sculptées en 1864 par Klagmann. La fontaine possède un fronton aux armes de Marie de Médicis. Elle est ornée d'un Polyphème surprenant Galathée dans les bras du berger Acis ainsi que d'allégories représentant la Seine et le Rhône. Une chasseresse et un faune occupent les niches latérales.



EN HAUT
Fontaine dite « de Léda » adossée à la fontaine Médicis dans les jardins du Luxembourg.

CI-CONTRE
Détail de la fontaine Médicis.

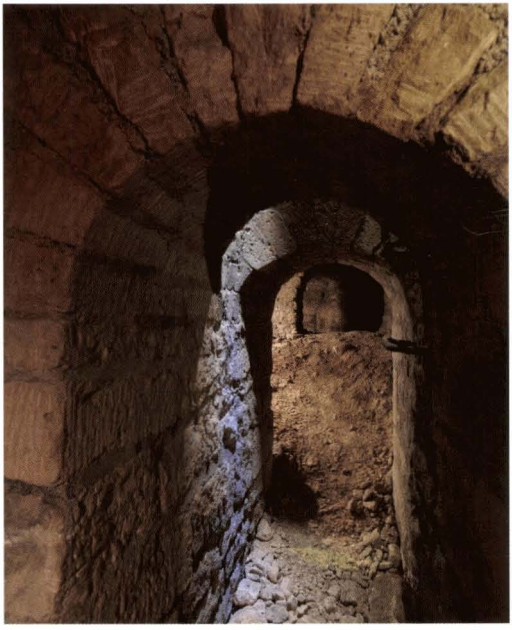
La destruction de nombreux moulins

Mais le captage des sources à Rungis pour alimenter l'aqueduc en eau provoque de nombreuses plaintes, notamment de propriétaires de moulins établis sur le ru de Rungis.

Les entrepreneurs, conscients dès l'origine de cette éventualité, disposent d'un budget afin de les dédommager. Thomas Francine relate dans l'un de ses comptes rendus le versement à l'Hôtel-Dieu, à Sainte-Geneviève, à Notre-Dame ou au chancelier Berny de la somme de 200 livres pour leur moulin, et au sieur de « Bone » de seulement 150 livres. En 1628, l'Hôtel-Dieu reconnaît avoir consenti à déplacer son moulin qui gênait les travaux. Quelques années plus tard, c'est l'abbaye Sainte-Geneviève qui abandonne toutes protestations concernant les expropriations dont elle a fait l'objet. Les religieux admettent avoir reçu la somme de 150 livres en compensation de « l'utilisation d'une première pièce de terre que les entrepreneurs ont clôturée dans le carré des fontaines, et d'une seconde dans laquelle ils ont fait des trous et tranchées ». Pour leur moulin, ils demandent simplement le versement du cens de 35 livres annuelles. Les détournements de cours d'eau, ici le ru de Rungis, soulèvent également des plaintes. En 1624, Jean Gobelin verse 4 800 livres à Pierre de Braumant, conseiller du roi et premier substitut du procureur général, comme indemnité pour le changement de cours du ru de Rungis, occasionnant l'arrêt du moulin de Montjean. En 1734, le chapitre de Notre-Dame reconnaît que les aqueducs de Rungis ont contribué à la ruine de leur moulin de Wissous, dit « de Saint-Joye ».

Un entretien difficile

Autre problème, l'entretien d'un tel monument se révèle rapidement difficile. Quelques années après l'arrivée de l'eau aux fontaines de Paris, des travaux sont nécessaires au carré de Rungis. Un fossé est d'abord creusé autour pour drainer les eaux pluviales, et une maison est construite pour loger le garde chargé de la surveillance des sources et empêcher les ruptures des portes et serrures. Les particuliers, dont le jardin est traversé par l'aqueduc, doivent laisser l'accès à l'ouvrage aux ouvriers. Les regards, les voûtes et les galeries font alors l'objet d'un entretien constant.

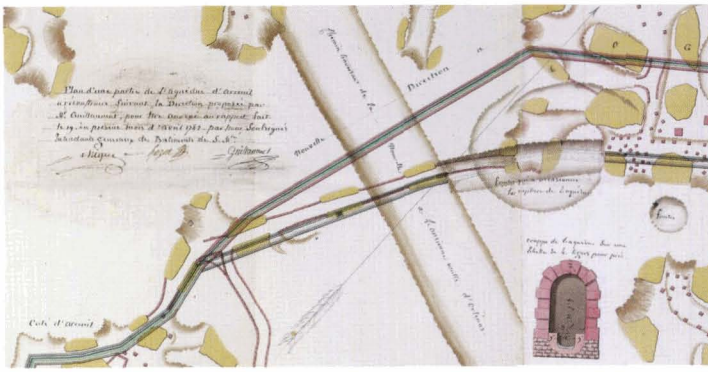


Puits d'accès aux carrières depuis l'aqueduc à Paris.

Carrière sous l'aqueduc Médicis à Paris.

Les entrepreneurs détiennent une maison à Arcueil où loge le concierge du pont-aqueduc. En 1713, plusieurs maçons sont employés pendant une semaine pour boucher au plâtre des trous au regard de Fresnes. Le fontainier Beligon réalise ainsi des travaux de plomberie. Pierre Thorin, serrurier, refait quant à lui régulièrement les gonds, clés et serrures des portes des regards.

Les propriétaires de demeures et de carrières présentes en bordure du pont ou sur le tracé de l'aqueduc sont assujettis à certaines règles. L'administration de la ville de Paris déclare, en 1782,



Projet de détournement de l'aqueduc Médicis à la fin du XVIII^e siècle du fait des nombreuses carrières (Archives nationales).

« être journellement obsédée par les plaintes et mémoires relatifs au manque d'eau ». Elle sollicite alors le directeur des bâtiments du roi pour que l'entretien des pierrées et rigoles soit régulièrement fait, car des lézardes et des fractures apparaissent à plusieurs endroits. À la fin du XVIII^e siècle, les particuliers qui avaient établi des prises d'eau sur les regards voient celles-ci obturées par les services du roi.

De plus, l'ouverture de carrières sur le tracé suscite des inquiétudes. À la veille de la Révolution, Guillaumot envisage même le creusement d'une nouvelle branche de l'aqueduc depuis Cachan afin de stabiliser la construction, mais ce projet est finalement abandonné.

En 1802, entre Arcueil et Cachan, Bralle, ingénieur hydraulique en charge de l'entretien, annonce qu'un des regards est dans un état de dégradation assez considérable du fait d'un tassement du terrain sablonneux sur lequel il est érigé. Il ajoute que la meulière formant son parement extérieur est presque détachée mais que l'intérieur ne s'est pas encore ressenti de ce mouvement. La même année, il est constaté que la restauration entreprise et poursuivie pendant l'an X embrasse la partie comprise entre la tête de l'aqueduc souterrain et le regard du grand pont. Elle a pour objet le rétablissement des portions des voûtes et des piédroits qui ont été dégradées par le temps. Une grande partie des matériaux est remployée par économie, mais le chenal est reconstruit en pierre neuve sur une longueur totale de 60 mètres. Enfin, les tuyaux de plomb de certains regards sont volés et doivent être remplacés.

Tout au long du XIX^e siècle, les propriétaires riverains de l'aqueduc, comme Cambacérès à Rungis, Bronzac à L'Haÿ-les-Roses ou Laplace et Sieulle à Arcueil, sont condamnés à arracher les arbres dont les racines délogent les pierres de l'ouvrage.

Les techniciens de l'eau

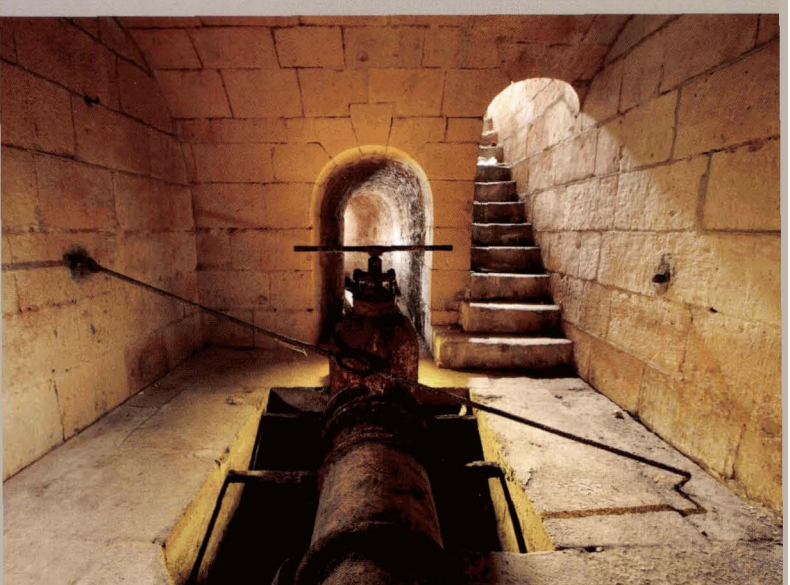
Ingénieurs et experts

L'appellation d'« ingénieur » que reçoivent les techniciens traduit l'émergence d'un nouveau type de spécialiste de l'hydraulique ou, plus exactement, d'un professionnel qui est, d'abord et avant tout, un spécialiste du captage des sources et de l'édification des aqueducs, et non plus un professionnel de la construction se piquant de connaissances techniques.

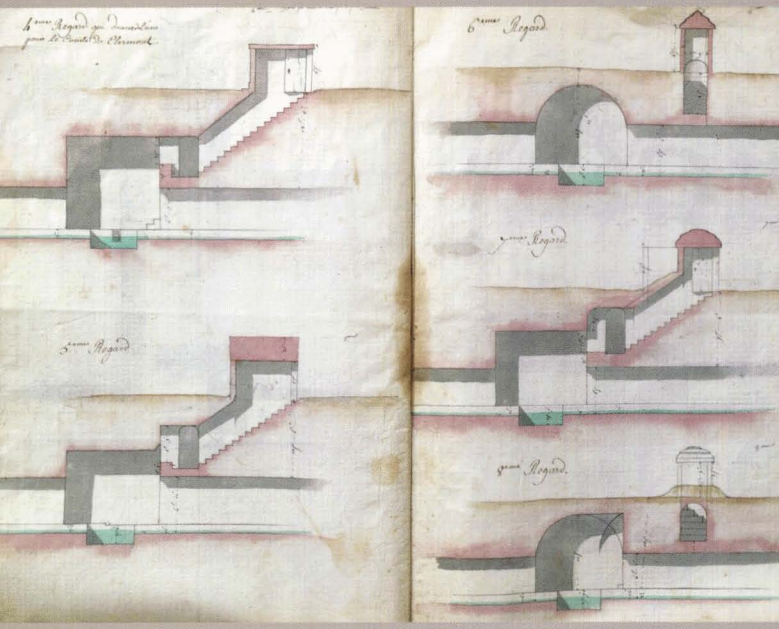
Ces spécialistes, qui doivent maîtriser les mathématiques, la géométrie, la topographie, et avoir des notions d'architecture, d'urbanisme et d'hydraulique, sont rares.

Fontainiers

La plupart des travaux hydrauliques sont réalisés par des hommes qualifiés, mais qui n'ont guère de connaissances scientifiques. Presque tous les fontainiers sont qualifiés de maçons. Les deux professions sont liées par la nature même des équipements et des techniques hydrauliques. Les canalisations portent toutes l'appellation d'aqueduc, même lorsqu' elles sont souterraines, car elles reposent souvent sur une maçonnerie et sont protégées par des voûtes. La construction de longues galeries souterraines, et exceptionnellement de ponts au-dessus d'une vallée, rend nécessaire l'intervention de maçons. Le fontainier doit ainsi avoir des compétences spécifiques, car la principale difficulté de son travail tient à la nécessité de savoir mesurer et maintenir une pente sur de longues distances : c'est l'art du nivellement. L'utilisation du plomb et de la terre cuite rend alors nécessaire l'intervention d'artisans spécialisés dans la fabrication de tuyaux. Chez les fontainiers, on observe que le métier se transmet la plupart du temps au sein d'une même famille. Les Guillain forment ainsi une véritable dynastie, dont plusieurs membres jouent un rôle déterminant dans l'équipement de la ville de Paris.



Conduite en fonte dans l'aqueduc avec sa valve.



Les différentes architectures des regards de l'aqueduc Médicis, XVIIIe siècle (collections de la bibliothèque de l'École nationale des ponts et chaussées).

Les regards

Sur le trajet de l'aqueduc, il existe des points d'accès à la galerie souterraine permettant de vérifier l'état de la conduite : les regards et les cheminées.

L'aqueduc devait comprendre aux termes du devis trente regards, espacés de 584,71 mètres. Lors du chantier, leur nombre fut réduit à vingt-huit, dont cinq seulement dans l'actuel Paris intra-muros. Ces édifices parisiens portaient les numéros XXII à XXVII (maison du Fontainier). Un regard est un petit bâtiment en pierres de taille. Il possède une porte pour accéder par un escalier à la galerie de l'aqueduc, située plus bas. Au fond du regard, la cunette s'élargit pour former un bassin d'une profondeur variant de 30 centimètres à 1,50 mètre. Les regards de l'aqueduc Médicis présentent différents types d'architecture selon la profondeur de la galerie. Ils ont par conséquent plusieurs fonctions :

– contrôler une section de galerie et curer la cunette pouvant être encombrée de vase, de racines ou de débris ;

– laisser se décanter, au niveau du bassin, les particules en suspension dans l'eau (le bassin est ainsi vidangé régulièrement) ;

– oxygéner l'eau qui chute toujours de quelques centimètres de la cunette au bassin. De plus, les aérations sur le regard renouvellent l'air du bâtiment, donc de l'eau qui circule dans la galerie fermée. Cette oxygénation évite le développement

Escalier du regard III à Fresnes.

Regard III à Fresnes avec, sur le lanterneau, la représentation d'un cadran solaire.

de bactéries propres aux eaux stagnantes. La chute d'eau permet également le dépôt des sédiments contenus dans l'eau ;
– prélever de l'eau pour une concession privée. Dans ce cas, un petit réservoir est installé à côté du regard. Un bassinet, muni de trous d'un diamètre défini par le débit de la concession (pouce ou ligne), est équipé de plusieurs canalisations qui desservent ces concessions. Le « pouce de fontainier » correspond au débit d'eau d'un trou d'un pouce (27 millimètres). Il équivaut à 144 lignes d'eau ;
– de mesurer le débit de l'aqueduc grâce à une « jauge de fontainier ».

Les cheminées

Il s'agit d'un accès à l'aqueduc par le haut de la voûte. En surface, les cheminées sont fermées par un tampon de pierre muni d'une tige de fer ou par des madriers en bois couverts de terre.

Traces de corde pour descendre ou extraire des matériaux sur une cheminée.

La maison du Fontainier
ou grand regard de l'Observatoir

Le regard de la maison du Fontainier récolte les eaux des nombreuses sources rassemblées dans l'aqueduc qui, parties de 75 mètres d'altitude, arrivent dans cette ultime station à 57 mètres après avoir traversé le pont-aqueduc d'Arcueil-Cachan.

La répartition des eaux se fait dans le sous-sol de ce vingt-septième regard, sur lequel on élève, en 1623, la belle maison du Fontainier.

Cette demeure est construite entre 1619 et 1623 au faubourg Saint-Jacques, quartier composé de terrains vagues, de quelques fermes, de deux moulins à vent et également occupé par des établissements religieux. Elle est le logement de fonction de l'intendant général des eaux et fontaines du roi, Thomas Francine. Ce dernier puis ses descendants l'occupent jusqu'en 1784.

Élevée sûrement d'après les plans des promoteurs ayant conçu l'aqueduc, la maison en pierres de taille comporte un rez-de-chaussée, un étage et des combles sous un toit en tuiles plates à lucarnes et à double pente, avec deux cheminées. Celle, à l'est, visible seulement des jardins de l'Observatoire, est ornée d'un cartouche en haut-relief.

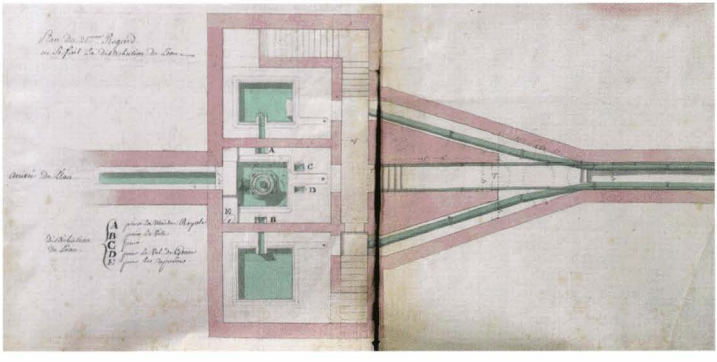
Si l'on en juge d'après les plans des XVIII[e] et XIX[e] siècles, l'escalier qui se trouve aujourd'hui au nord était autrefois à l'opposé, sur la façade sud (il aurait été déplacé au XIX[e] siècle). L'escalier de la façade sud, en très mauvais état, a été remplacé par un ascenseur extérieur.

La maison et ses sous-sols sont classés au titre des Monuments historiques depuis mars 1994.

Départ des trois conduites en « patte-d'oie » depuis les bassins du sous-sol de la maison du Fontainier.

Maison du Fontainier ou grand regard de l'Observatoire. Pavillon de style Louis XIII, construit entre 1619 et 1623.

Galerie d'arrivée, bassins de réception et réseaux de distribution dans la maison du Fontainier (collections de la bibliothèque de l'École nationale des ponts et chaussées).

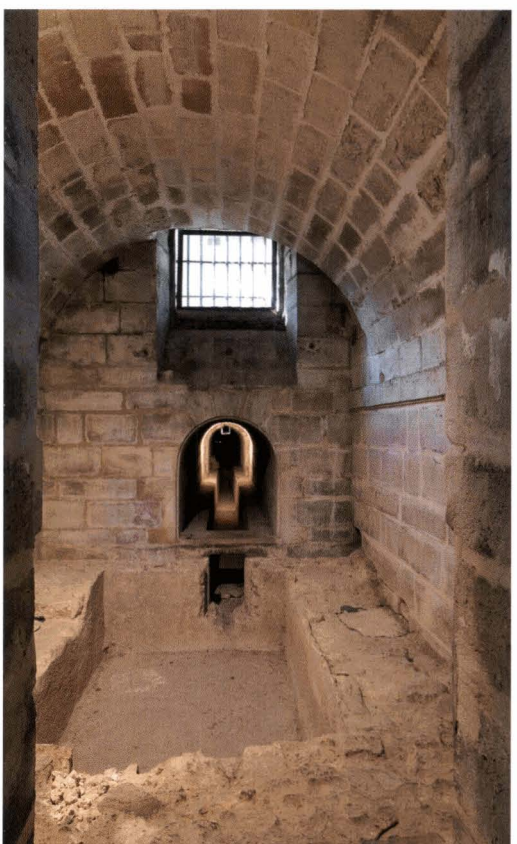


Les bassins du sous-sol

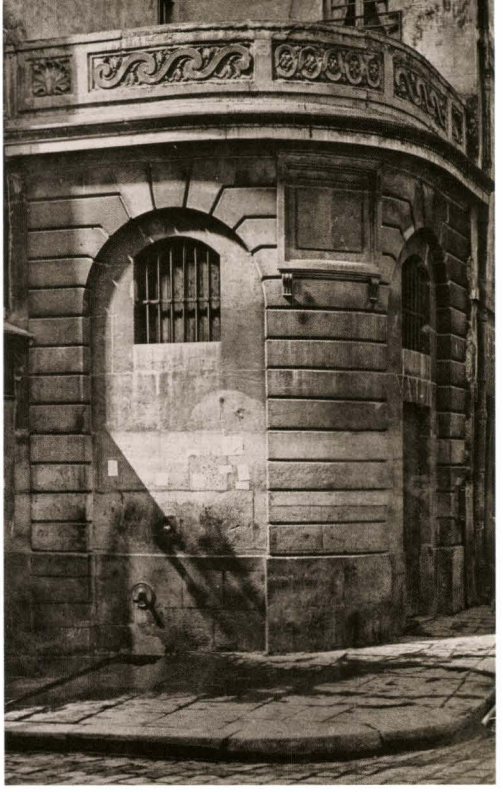
Le sous-sol de la maison du Fontainier est divisé en trois salles. Au centre de chacune d'elles se trouve un bassin (ou bâche) dit respectivement, d'ouest en est, « du roi », « des entrepreneurs » ou « des Carmélites » et « de la ville ». Chaque bassin recueille les eaux depuis l'aqueduc qui débouche au centre. Face à ces trois salles part une galerie voûtée qui abrite les trois canalisations de distribution, d'abord en plomb et de diamètres différents, puis en fonte et de même diamètre au XIX^e siècle, et couchées entre deux trottoirs. Ces conduites suivent la galerie jusqu'au regard de la Demi-Lune, aujourd'hui disparu.

Deux des bassins (« du roi » et « de la ville ») se poursuivent en direction du carrefour actuel de la rue Monsieur-le-Prince et du boulevard Saint-Michel, où se trouvait le grand réservoir de la fontaine Saint-Michel démoli en 1864. Les conduites alimentent d'une part le palais du Luxembourg et d'autre part les fontaines de la rive droite, en franchissant le Pont-Neuf.

La troisième canalisation, partant du regard de la Demi-Lune, se dirige par le passage des



Arrivée de l'aqueduc et bassin « des entrepreneurs » ou « des Carmélites » dans les sous-sols de la maison du Fontainier.



Fontaine du Pot-de-Fer ou du Chat-qui-dort située 60, rue Mouffetard à Paris. E. Belgrand, Les Travaux souterrains de Paris, *tome III, « Les anciennes eaux », planche 11.*

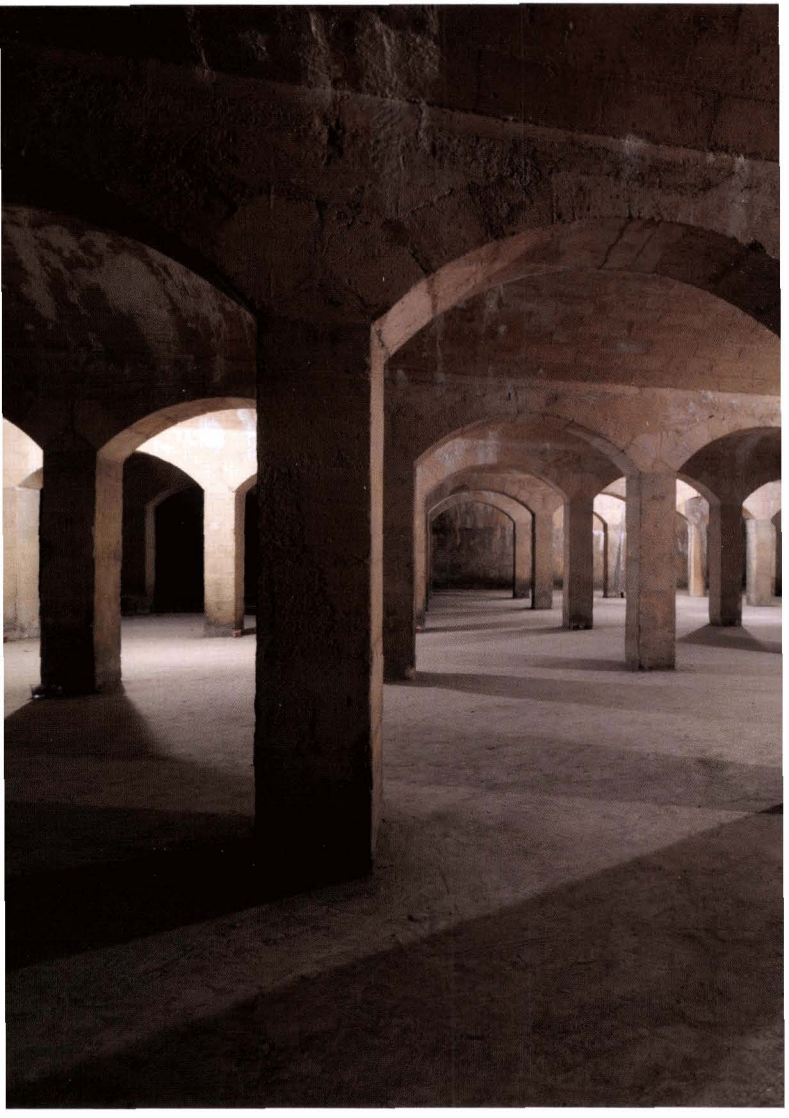
Carmélites vers la rue des Marionnettes (aujourd'hui disparue), la rue des Vignes (Rataud), les rues du Pot-de-Fer, Mouffetard, Saint-Médard, Gracieuse et Lacépède. Au passage, cette conduite dessert la fontaine des Carmélites, les regards de la Providence et Pascal, ainsi que les fontaines du Chat-qui-dort (Pot-de-Fer) et Saint-Victor (Linné).

C'est le premier exemple de conduites abritées en galerie repris par Belgrand en 1855.

Le 18 mai 1624, l'eau pénètre dans le réseau en présence des échevins de la ville. Mais ce n'est qu'en 1628, lorsque toutes les fontaines sont achevées, que les eaux de Rungis sont régulièrement distribuées. Actuellement, elles alimentent le lac du parc Montsouris.

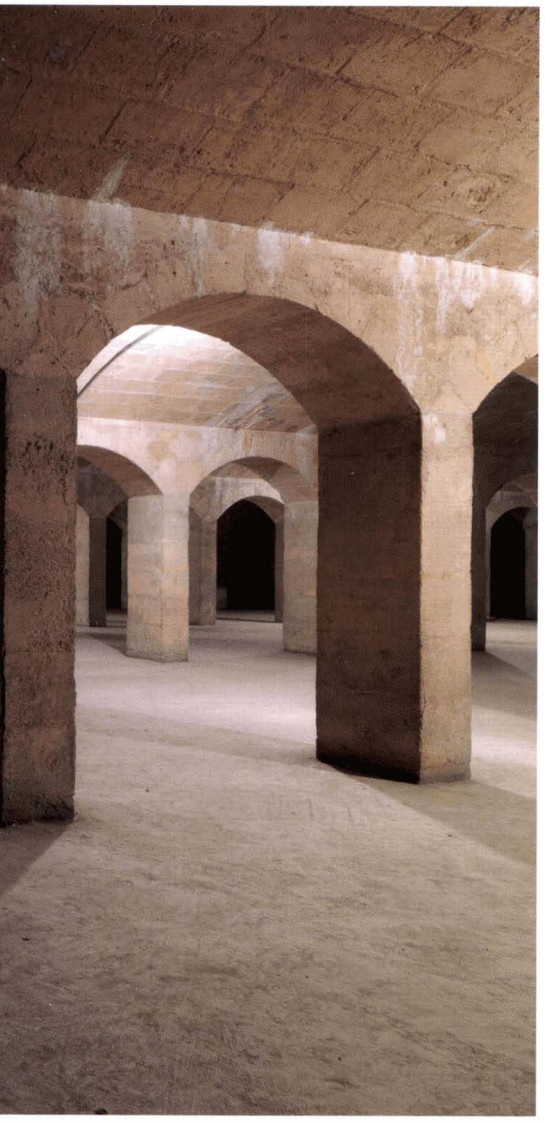
Le réservoir du XIX^e^ siècle

Dans le sous-sol de la maison du Fontainier, à l'ouest des trois bassins du XVII^e^ siècle, un petit escalier mène à une imposante salle souterraine d'une capacité de 1 030 mètres cubes, construite en 1845 par les ingénieurs Mary et Lefort. D'après leur devis, ce réservoir doit être couvert par six



rangs de voûtes en berceau. Les piédroits sont formés, d'une part, par les murs et, d'autre part, par cinq rangées de quatorze piliers réunis par des petites voûtes cylindriques. Neuf puits de regards, recouverts de trappes en fonte, sont placés symétriquement dans l'axe des grandes voûtes. Les piliers et les voûtes du réservoir sont en prismes formés d'éclats de meulière et de mortier, lui-même composé de ciment et de sable en parties égales.

Ce réservoir a pour but de réguler le service en emmagasinant les eaux. À une altitude de 57,49 mètres, il reste en service jusqu'à la mise en eau du réservoir de Montsouris en 1874.



Réservoir de la maison du Fontainier créé au XIX^e siècle par les ingénieurs Mary et Lefort.

Il doit par ailleurs alimenter les deux réservoirs à ciel ouvert de l'Estrapade (Panthéon), qui distribuent l'eau vers les quartiers de la rive gauche, la Salpêtrière, les abattoirs de Villejuif et Vaugirard. En effet, le devis de 1845 prévoit simultanément l'aménagement dans les soubassements des bassins de l'Estrapade d'un trop-plein à une altitude de 57,79 mètres, également alimenté par les eaux de Seine depuis le pont de la Concorde. Une machine à vapeur, mise en fonctionnement en 1848, a été par ailleurs prévue pour remonter les eaux dans les réservoirs supérieurs. Elle cesse de fonctionner en 1855.

Les chantiers de bénévoles

Commencés en 1994, c'est l'Association pour la sauvegarde et la mise en valeur du Paris historique qui en est à l'origine et qui est à la fois maître d'œuvre et maître d'ouvrage. Organisés pour mettre au jour les structures du XVII[e] siècle, ils ont permis d'apporter d'importants renseignements complémentaires sur l'histoire de l'alimentation en eau de Paris. Les fouilles ont également permis de faire resurgir banquettes, rigoles, bassins de répartition et réservoirs dans leur état du XIX[e] siècle. Par ailleurs, une galerie restée intacte depuis le XVII[e] siècle et se dirigeant vers l'hôpital des Capucins (Cochin) a été complètement déblayée.

Sauvegarde et mise en valeur de l'aqueduc

Dès 1874 et jusqu'à récemment, de nombreux vestiges de l'aqueduc dans Paris sont démolis : le regard XXII en 1875, le regard XXIV en 1910 et le regard XXI dans les années 1930, sans compter les tronçons détruits lors d'opérations d'urbanisme.
Ces destructions s'expliquent essentiellement par la mise en place d'un nouveau système d'adduction d'eau, ainsi que par les critiques émises contre ce monument jugé inutile : il ne fournit que peu d'eau ! Cependant, à Arcueil et à Cachan, des riverains n'ont pas hésité à faire valoir cet édifice, témoin séculaire de l'histoire locale et faisant incontestablement partie du paysage. D'autres protagonistes ont pu y voir également un témoin important de l'histoire de Paris, à une époque où la notion de « monument historique » s'affirme publiquement. La Commission du Vieux Paris est aussi l'une des premières institutions scientifiques à s'y intéresser.
Ces références jouent un rôle déterminant dans la prise de conscience que l'aqueduc est un élément patrimonial à part entière. Dès 1933, ses premiers vestiges (regards I et III) sont inscrits au titre des Monuments historiques. En 1986 et 1988, les associations Les amis du Vieux L'Haÿ et la Société historique et archéologique de Rungis proposent de protéger l'ensemble de l'édifice. Le 10 février 1988, l'aqueduc est ainsi inscrit au titre des Monuments historiques dans tout le Val-de-Marne. Cette protection est renforcée le 26 février 1991 par le classement du pont-aqueduc à Arcueil-Cachan. Alors que dans le Val-de-Marne l'aqueduc semble à l'abri des menaces, il n'en est pas de même à Paris. Il faudra attendre 1994 pour que la maison du Fontainier soit « redécouverte » et restaurée, grâce notamment aux chantiers de bénévoles menés par Paris historique. Elle est alors classée au titre des Monuments historiques.
En 1996, lors de l'aménagement de la ZAC Alésia-Montsouris, le sort des aqueducs mobilise de nouveau les associations de défense du patrimoine. La SADM, filiale de la RATP, se voit confier l'aménagement de 6 hectares de terrain sur l'emplacement de l'ancienne plateforme ferroviaire de Denfert. Il est connu que le sous-sol de cette zone abrite les aqueducs Médicis et gallo-romain que des associations, dont Paris historique et l'OCRA (Organisation pour la Connaissance et la Restauration d'Au-dessoubs-terre) vont tenter de sauvegarder. Malgré une forte mobilisation et une demande d'inscription en urgence,

Visite de la Commission du Vieux Paris à une conduite présumée de l'aqueduc à Arcueil, 18 octobre 1922 (collection Musée de l'Île-de-France, Sceaux).

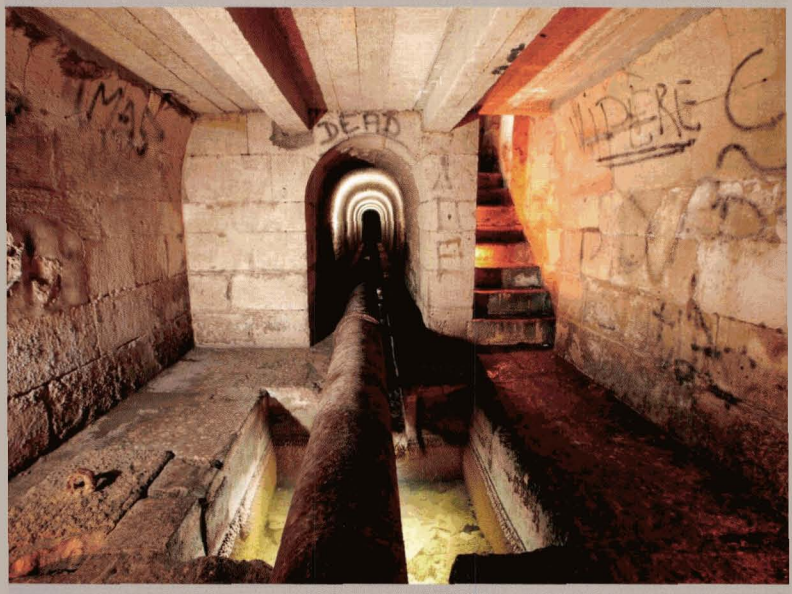
Regard XXIII, reconstitution d'après le regard XXV, square Thomas Francine, Paris (14e arrondissement).

les conduites sont tronçonnées. Quelques mètres de conduites, mais sans signalétique explicative, sont sauvegardés et le regard XXIII est reconstruit comme un fac-similé du regard XXV.

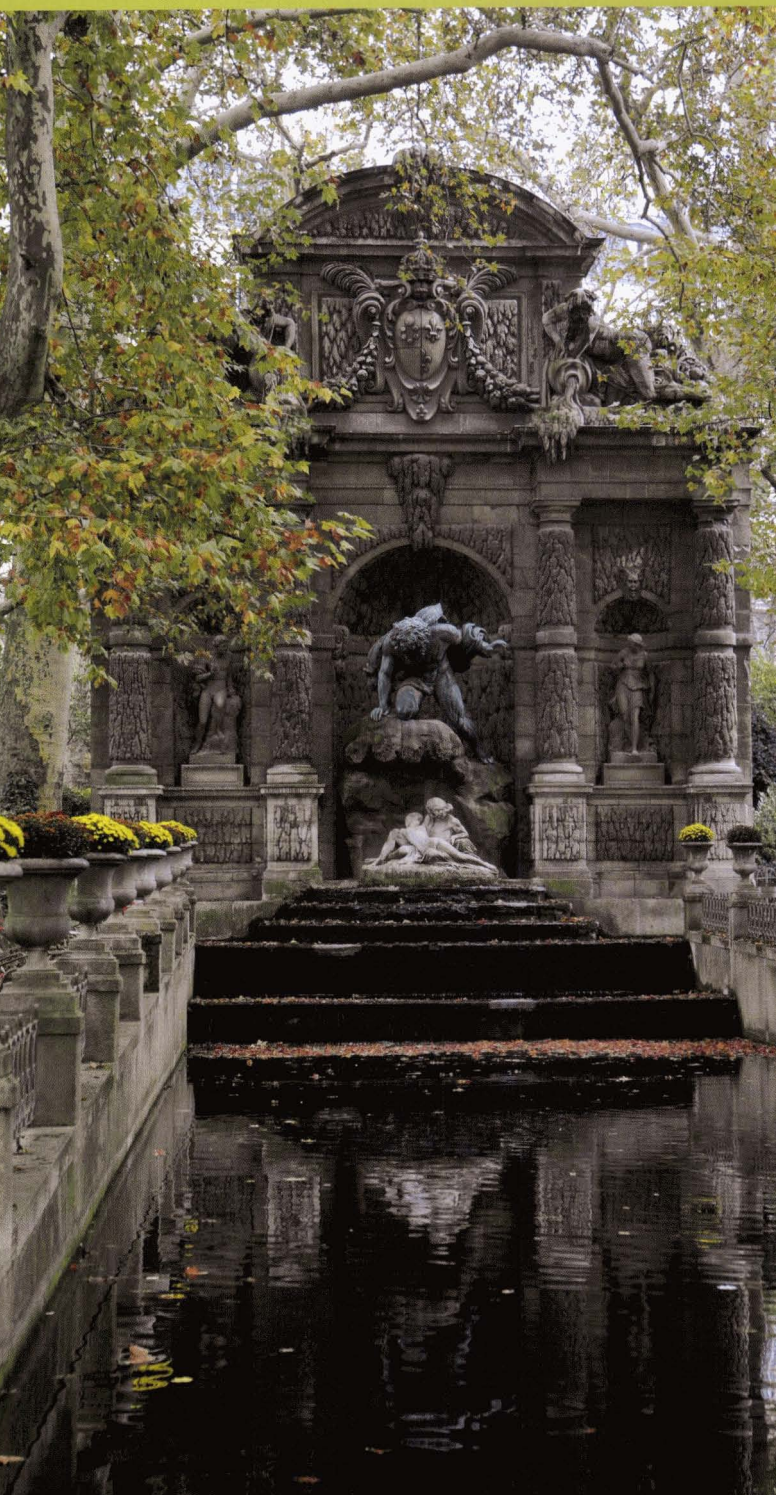
Il ne s'agit pas d'un cas isolé puisque dans le Val-de-Marne l'aqueduc, même inscrit, connaît des destructions : démontage en surface du regard XVI à Arcueil, création du siphon et d'une galerie en béton sous l'A86, destruction puis reconstruction du regard XX en 2000 à Gentilly.

L'affaire « Alésia-Montsouris » permet toutefois de faire prendre conscience de la fragilité de l'aqueduc. Elle permet en outre l'inscription, en 2002, d'un de ses tronçons redécouverts sous le boulevard Saint-Jacques et du regard XXV à Paris.

Sous-sol du regard XIX à Gentilly, plafond reconstruit en béton.



L'aqueduc de Rungis à Paris



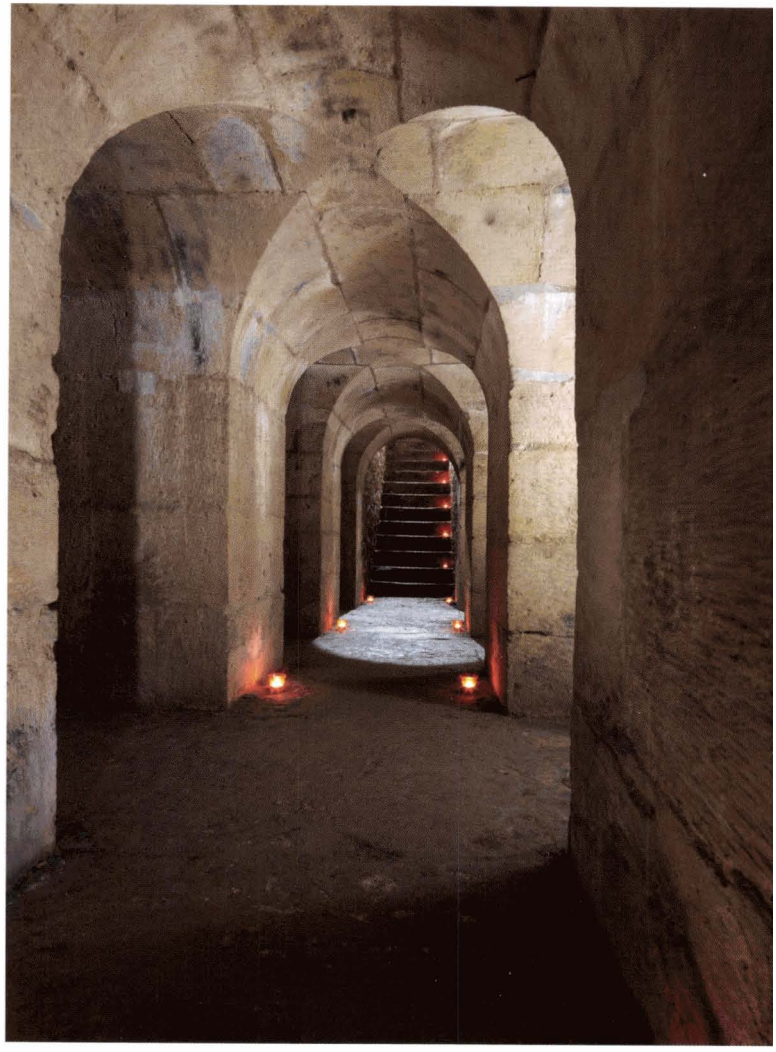
① RUNGIS

« Carré des Eaux », avenue de la République, actuel emplacement du stade Grelinger
Ouvrage souterrain du début du XVII[e] siècle qui captait l'eau pour l'aqueduc.

La fontaine Médicis avec son bassin dans les jardins du Luxembourg.

Regard des Sources, petite voie des Fontaines
Ce petit édicule du XVII[e] siècle se situe en extérieur.

Sous-sol du regard des Sources.



« Grand Regard royal I », passage des Écoliers

Début de l'aqueduc Médicis. C'est ici qu'en juillet 1613 Louis XIII et sa mère, la régente Marie de Médicis, vinrent à Rungis. Le jeune roi posa la première pierre de ce regard en y scellant cinq pièces commémoratives : quatre d'argent et une d'or.

Le Grand Regard royal est un ouvrage aux proportions harmonieuses, avec un lanterneau ouvragé orné de quatre oculi, dont l'utilité encore avérée aujourd'hui est d'éclairer et d'aérer l'intérieur.

Carte postale du regard I ou Grand Regard royal (Archives départementales du Val-de-Marne).

« La Coulette », avenue Marcel

Cette fontaine dévolue aux Rungissois en 1790 est située sur le drain de Paray. Elle fut octroyée aux habitants après la Révolution.

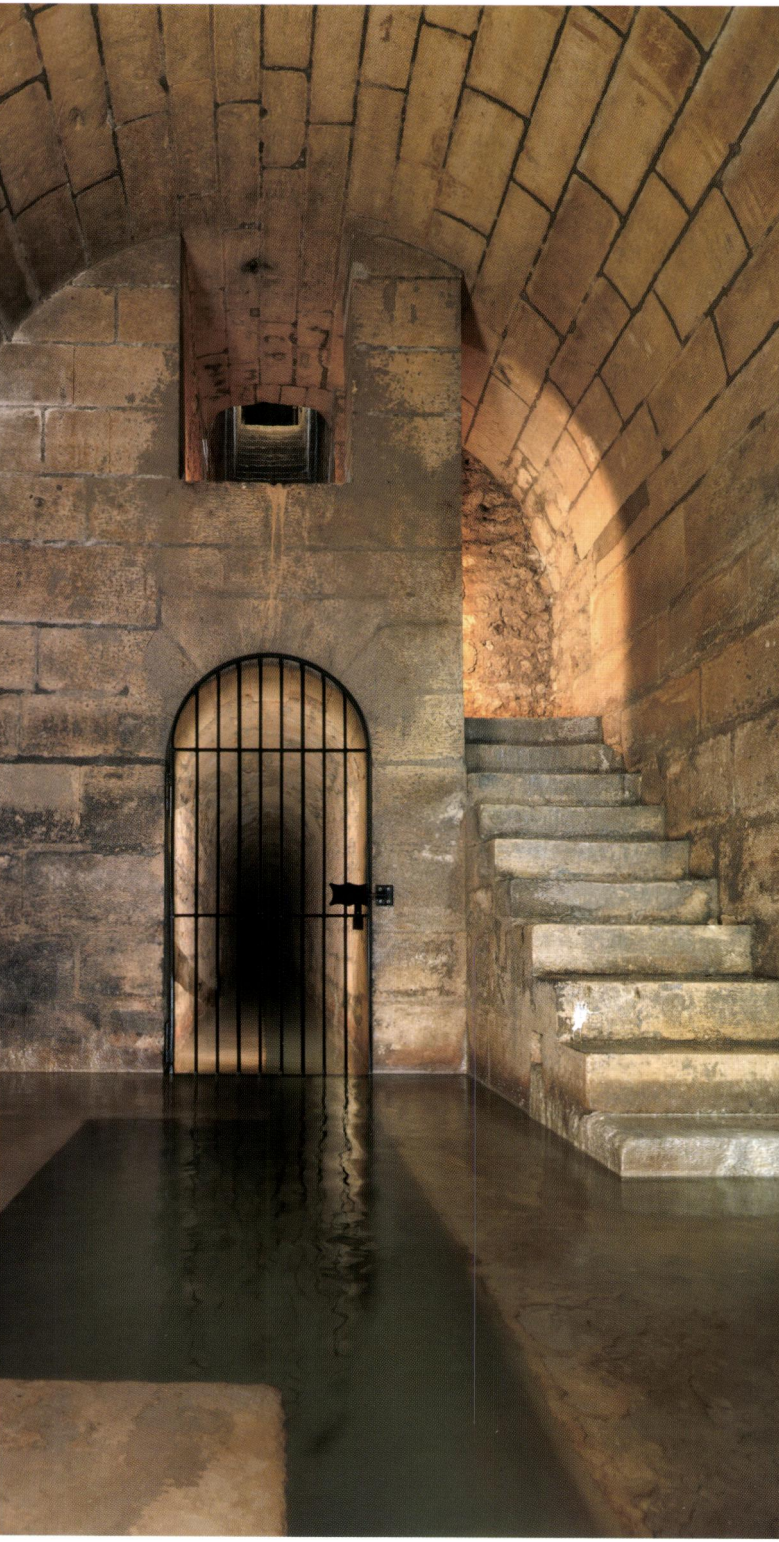
Regard de la Pirouette, avenue Lucien Grelinger

Daté du XVIII[e] siècle, il est situé sur le drain du Paray qui rejoint lui aussi le Grand Regard royal. Les habitants de Rungis avaient obtenu le droit d'aller puiser de l'eau dans une fontaine couverte, aujourd'hui disparue, alimentée par ce regard.

Regard de la Pirouette à Rungis avec œilleton pour l'aération.

Regard II, promenade de l'Aqueduc

Intérieur du regard II.



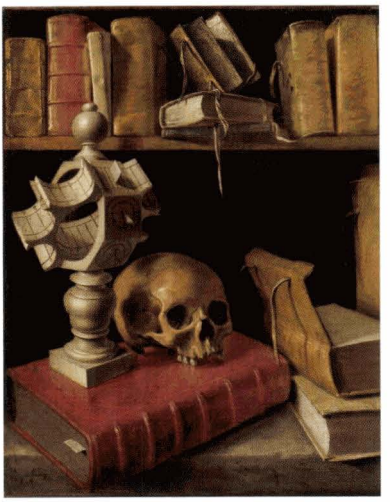
② FRESNES

Regard III, rond-point du chemin des Otages

C'est le plus beau des regards de l'aqueduc Médicis. Ce bâtiment imposant est couronné d'un cadran solaire tel qu'on peut en voir dans les vanités du XVII[e] siècle. Désormais situé dans un espace dégagé au milieu d'un rond-point desservant le parc d'activités Médicis, il domine l'A6.

Détail au sommet (acrotère) du lanterneau en forme de cadran solaire ou bloc gnomonique.

Bloc gnomonique dans la Vanité au cadran solaire, *attribué à Sébastien Stoskopff (1597-1657), musée du Louvre.*



Regard IV, rue du Regard

Regard V, allée des Renardeaux

Il se situe sur un parking et est méconnu de la population.

Sous-sol du regard V.

Extérieur du regard VII.

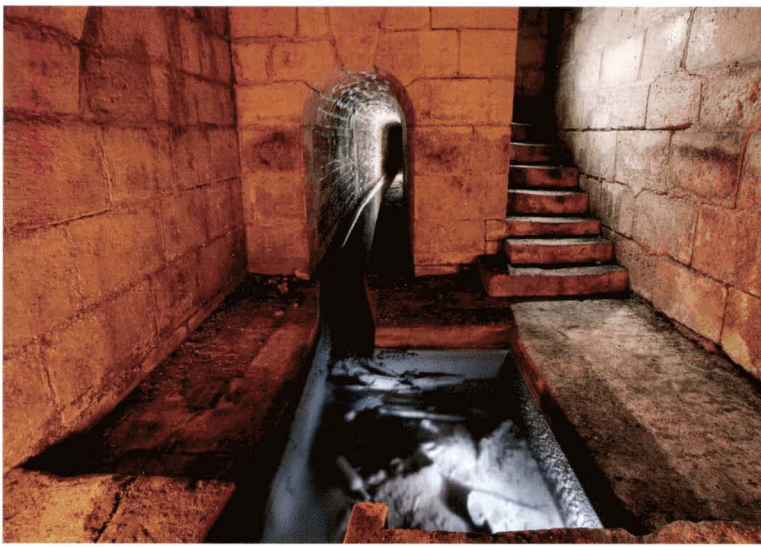
③ L'HAŸ-LES-ROSES

Regard VI, rue Thuret
Dans une impasse, presque caché par un feuillage de vigne vierge, le regard VII est invisible de la rue.

Regard VIII, parking de la sous-préfecture, avenue Larroumès, rue Cosarde

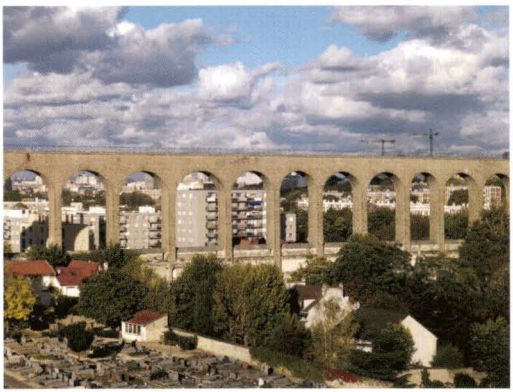
Regard IX, avenue Aristide Briand

Intérieur du regard VIII.



④ CACHAN

Regard X, rue des Saussaies, avenue Léon Blum



Pont-aqueduc de Belgrand, construit sur le pont-aqueduc Médicis.

Pont-aqueduc

Par le sentier urbain, on suit la dérivation du Loing et du Lunain puis on longe le pont-aqueduc jusqu'aux Rives de Bièvre. Des serres sont aménagées sous les voûtes du pont-aqueduc pour arriver au seul endroit où la Bièvre est découverte dans Cachan. Une chute est alimentée par le trop-plein de l'aqueduc. L'ensemble du parcours de l'aqueduc est jalonné de petites bornes carrées qui portent les lettres VDP (Ville de Paris).

Il s'agit en fait de deux ponts-aqueducs, le Médicis pour la partie inférieure, celui de la Vanne en pierres meulières pour la partie supérieure. Sur les piliers, on remarque de nombreux signes lapidaires des tailleurs de pierre. Au-dessus du bâtiment du Conservatoire, des vestiges d'un des piliers du pont-aqueduc romain (II^{e}-III^{e} siècle) sont visibles.

Cadran solaire ajouté au XVIII^{e} siècle sur une des piles du pont-aqueduc.

Au 19, avenue de Cousin-de-Méricourt, la maison Renaissance du Fief des Arcs et d'Anjou est adossée aux ponts-aqueducs romain et Médicis.

Regard XI, rue de la Pléiade

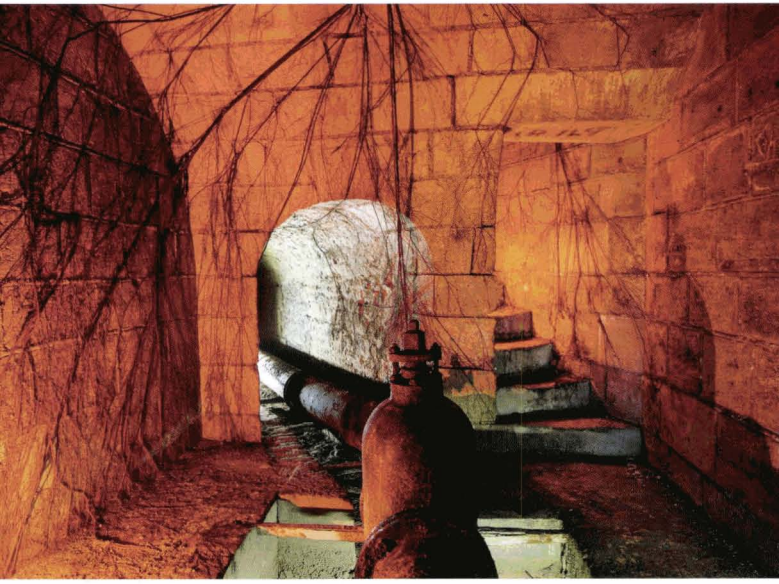
Anciennes blanchisseries, rue Étienne Dolet

Elles présentent encore un aspect caractéristique puisque les petites fenêtres du second étage étaient autrefois des séchoirs. Il y avait cent vingt blanchisseries à Cachan en 1900.

Regard XII, propriété privée

EN HAUT
Maison Renaissance du Fief des Arcs et d'Anjou.

CI-CONTRE
L'Aqueduc d'Arcueil *par François-Louis Soinard (1835). Vue côté Cachan avec, au centre, l'entrée de la propriété de Provigny et, à gauche, une borne et le pavillon d'entrée du domaine de la comtesse de Beauveau (collection Musée de l'Île-de-France, Sceaux).*



Intérieur du regard XII, envahi de racines, avec la conduite forcée.

⑤ ARCUEIL

Galerie à l'intérieur du pont-aqueduc avec évent.

Regard XIII, propriété privée

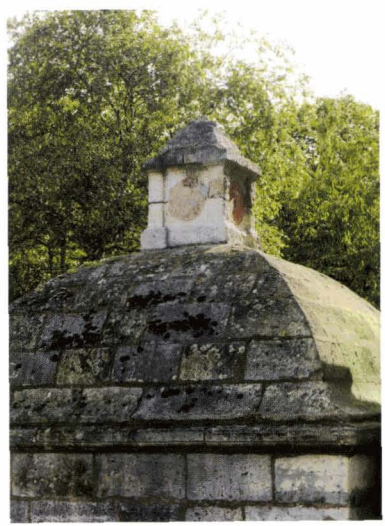
Regard XIV, au centre du boulevard Jacques Desbrosses

Regard XV, rue du 8 mai 1945, dans le parc Paul Vaillant-Couturier

Il se situe au centre du parc, caché dans les feuillages, sous une pergola. Juste au-dessous, sous un escalier à double volée, a été aménagé un nymphée, une grotte artificielle alimentée par une concession d'eau qui approvisionnait cette vaste propriété du prince de Guise et, plus bas, une fontaine pour le village d'Arcueil. Le regard XVI est détruit.

Extérieur du regard XIV.

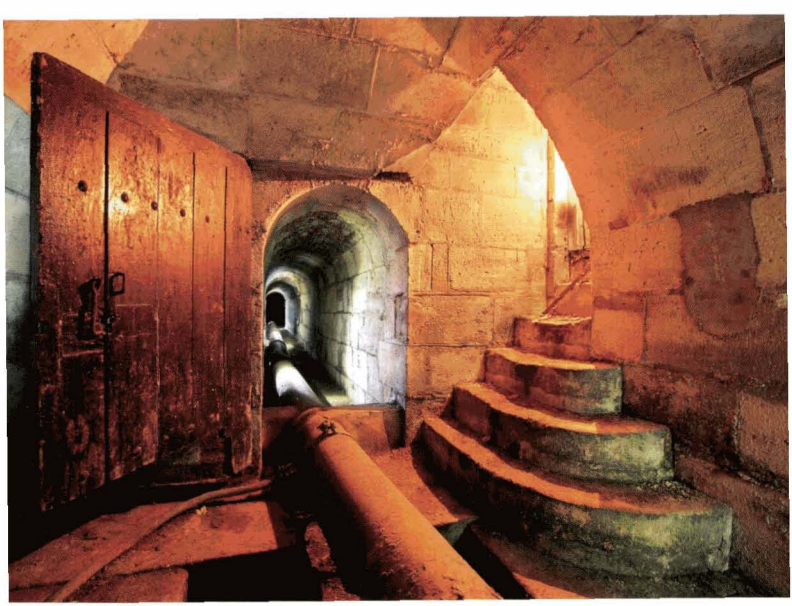
Intérieur du regard XIV, fin du pont-aqueduc.

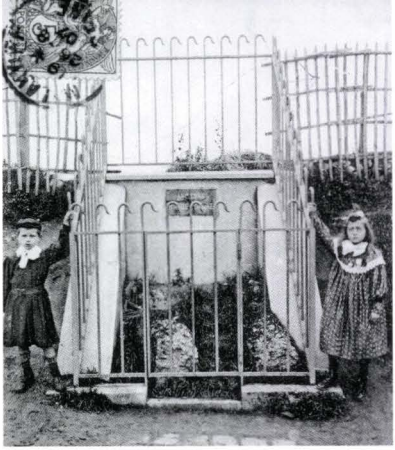


Regard XVII, impasse donnant dans la villa Gustave Édouard

Si l'on continue par la rue Stalingrad, après le n° 11, derrière une grille, on peut voir une section de l'aqueduc romain mise au jour lors de la construction de l'immeuble de bureaux voisin : on aperçoit la cunette d'écoulement et la différence de mortiers due au réajustement de la pente.

Regard XVIII, avenue Stalingrad





Vestiges de l'ancienne conduite en pierre de l'aqueduc de Lutèce, dans le cimetière de Gentilly, aujourd'hui disparue.

Extérieur du regard XIX.

⑥ GENTILLY

C'est la plus petite commune traversée par l'aqueduc dont le parcours suit principalement la rue Lefebvre. Cette rue s'appelait jusqu'en 1936 la « rue des Aqueducs », rappelant la présence de l'aqueduc romain sur lequel s'adosse l'aqueduc Médicis. Les hydrauliciens ont construit l'ouvrage sur la crête du coteau en rive gauche de la Bièvre. C'est comme si la présence de l'aqueduc avait structuré la ville pour relier le plateau et la vallée.

Regard XIX, rue du Souvenir

Au carrefour formé par les rues Victor Marquigny, de la Poste et Paul Vaillant-Couturier, le parcours de l'aqueduc Médicis se sépare de celui de l'aqueduc romain. Le premier bifurque à gauche puis traverse l'îlot d'habitations; le second continue tout droit et se dirige vers le cimetière de Gentilly.

Regard XX, rue de Freiberg

Situé au pied d'un immeuble de bureaux, ce regard a malheureusement été endommagé lors de la construction de l'édifice. Il a été restauré en 2006. La canalisation est visible dans les souterrains du bâtiment, dont l'accès est privé.

Ancien regard XX, aujourd'hui reconstruit.

⑦ PARIS

L'aqueduc pénètre dans la ville à la porte de Gentilly, au croisement du périphérique et de l'avenue Pierre de Coubertin. Il traverse la Cité universitaire pour aboutir ensuite au parc Montsouris. Le regard XXI fut détruit lors de la construction de cette Cité dans les années 1930.

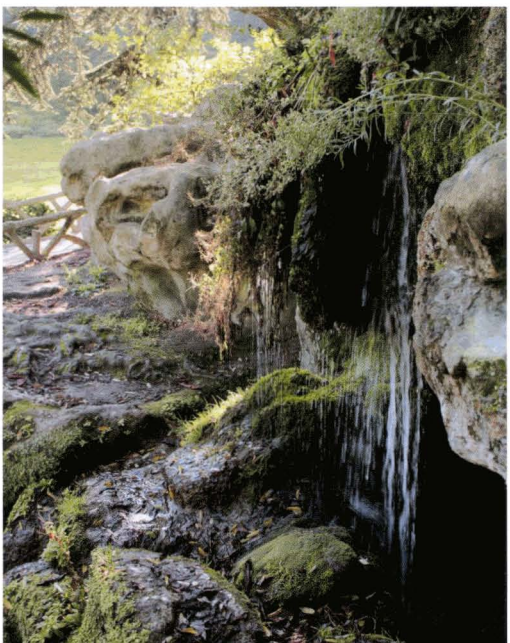
L'aqueduc dans le 14e arrondissement

Suivre le tracé du Médicis dans le 14e arrondissement permet de retrouver l'aqueduc de la Vanne. Ce dernier, avec celui du Loing, aboutit avenue David Weill, au poste d'arrivée des eaux, dit « poste d'Arcueil », surmonté d'une œuvre de Claude Lévêque, *Tchaïkovski*, créée en 2006 à l'occasion de la mise en place du tramway.

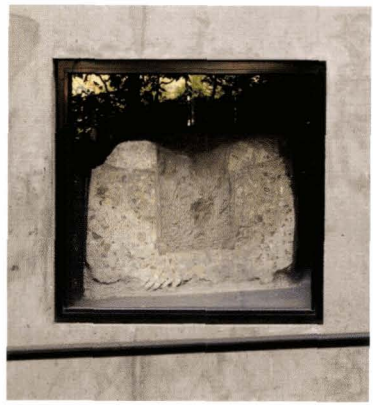
Parc Montsouris

Son aménagement dans les années 1860 par Alphand provoqua la disparition du regard XXII, dont il reste quelques gravures. On peut aujourd'hui y voir la cascade qui alimente le plan d'eau depuis Rungis par l'aqueduc.

En sortant du parc par le nord-ouest, au croisement des avenues René Coty et Reille, se trouve une fontaine Wallace. En continuant à gauche, on longe le réservoir Montsouris, un des cinq alimentant Paris en eau. Construit entre 1868 et 1873 par Belgrand, il stocke les eaux de la Vanne et du Loing-Lunain dans deux salles superposées. Il a une capacité de 202 000 mètres cubes.



Cascade du parc Montsouris alimentée par les eaux de l'aqueduc Médicis et de la Seine.



Vestige de l'aqueduc gallo-romain dans la rue de l'Empereur-Valentinien, Paris (14e arrondissement).

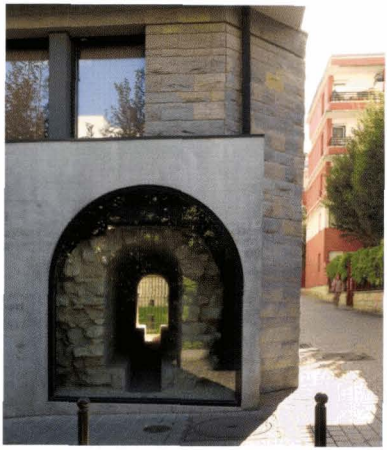
TRONÇONS D'AQUEDUC DANS PARIS

Avenue Reille

Sous le pont du RER, au n° 44, au rez-de-chaussée d'un immeuble, a été mis à jour un tronçon de l'aqueduc. On peut y voir la galerie composée de sa voûte maçonnée, de sa banquette et de sa cunette. Un peu plus loin, au niveau du n° 42, un autre vestige : il s'agit de l'aqueduc gallo-romain qui suit ici sensiblement le même parcours que le Médicis. Au nord, dans un espace vert, se trouvent des plots et des plaques en métal symbolisant le tracé des deux aqueducs : pour le gallo-romain, la louve romaine ; pour le Médicis, le blason de Marie de Médicis.

Rue de l'Empereur Julien

On y croise également un tronçon du Médicis au rez-de-chaussée d'un immeuble. Plus loin, dans le square Thomas Francine, deux autres tronçons bien visibles des aqueducs ont été mis au jour et conservés lors de l'aménagement de la ZAC Alésia-Montsouris en 1996. Le regard XXIII se trouve au-dessus. Appelé également « regard de la Ferme de la Santé », il n'est pas la construction d'origine, détruite en 1996 lors des mêmes travaux. Le nouveau regard est une copie du regard XXV, situé avenue René Coty. Son nom provient du fait qu'une dérivation part d'ici pour alimenter l'hospice de la Santé. Il s'agit d'une cunette qui passe sous l'aqueduc gallo-romain, redécouverte au moment des travaux.

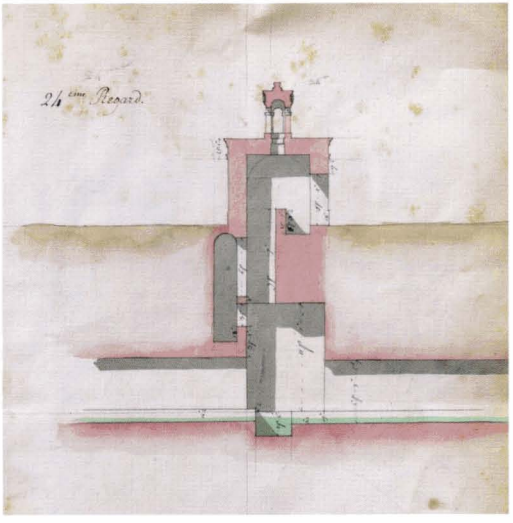


Tronçon de l'aqueduc Médicis mis au jour en 1996, rue de l'Empereur-Valentinien, Paris (14e arrondissement).

L'aqueduc poursuit ensuite sa route au croisement des rues d'Alésia et Broussais. Il bifurque vers l'ouest, traverse la rue de la Tombe-Issoire et remonte jusqu'à l'hôpital de la Rochefoucauld.

Rue de la Tombe-Issoire

Le regard XXIV se trouvait à proximité de l'école située 77, rue de la Tombe-Issoire. Il fut probablement détruit en 1910 lors de la construction de l'établissement.



Représentation du regard XXIV au XVIIIe siècle (collections de la bibliothèque de l'École nationale des ponts et chaussées).

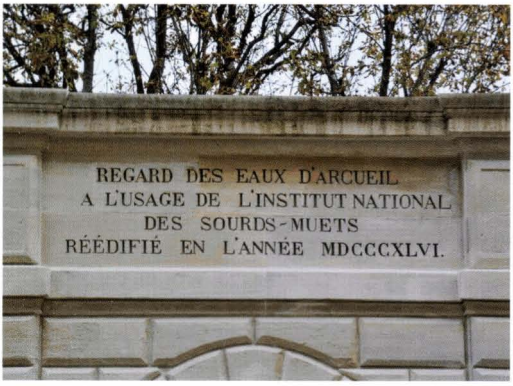
Avenue René Coty

Au n° 10, dans l'enceinte de l'hôpital de la Rochefoucauld, se dresse le regard XXV. Sa forme particulière évoque le tombeau de Cyrus le Grand, situé à Pasargades (Iran). L'aqueduc suit un chemin en ligne droite, traverse l'avenue René Coty puis les boulevards Saint-Jacques et Arago jusqu'à l'Observatoire.

Regard XXV dit « regard de Saux », inscrit au titre des Monuments historiques depuis 2004.

Avenue de l'Observatoire

Le regard XXVI est situé dans les jardins de l'Observatoire, sans toutefois être accessible. Au 42, avenue de l'Observatoire, c'est l'aboutissement de l'aqueduc à Paris : la maison du Fontainier, ultime regard.



Inscription du regard situé sur l'emprise de l'Institut national de jeunes sourds de Paris. L'édifice, restauré en 1846, est situé rue Henri Barbusse.

Vue depuis l'intérieur du regard « des sourds et muets » ou regard « Saint-Magloire ». Il s'agit du dernier regard après la maison du Fontainier encore existant.

Escalier extérieur de la maison du Fontainier.

Vocabulaire de l'eau

Bâche : réservoir communiquant avec un aqueduc et d'où part la conduite de distribution.

Cunette : canal d'écoulement au fond de l'aqueduc, entre deux trottoirs.

Muid : le muid de Paris, pour les liquides, valait 288 pintes ou 288 x 0,93, c'est-à-dire 267,84 litres.

Radier : maçonnerie constituant le sol d'un réservoir.

Regard : au XVII[e] siècle, simple édifice construit sur le tracé de l'aqueduc dans lequel débouche un escalier qui facilite les visites techniques de la galerie. Il permet également l'aération constante du système d'alimentation.

Voie : mesure correspondant à 2 seaux portés par le porteur d'eau, soit 20 litres environ.

Bibliographie

BELGRAND (E.), *Les Travaux souterrains de Paris*, Paris, tome III, 1877, 775 p.

BERTHIER (K.), « L'aqueduc Médicis : organisation et gestion de la construction d'un ouvrage hydraulique, XVII[e]-XVIII[e] siècle », dans NÈGRE (V.), CARVAIS (R.), GUILLERMÉ (A.), SAKAROVITCH (J.) dir., *Édifices et Artifices, histoires constructives*, Mercuès, 2010, p. 749-760.

DESGUINE (A.), *L'Aqueduc Médicis à Arcueil-Cachan*, Bibliothèque de l'École des travaux publics, Cachan, 1971, 155 p.

HOUSIEAUX (P.), POULLE (Y.), *À la découverte de la maison du Fontainier*, Paris, 2010, 90 p.

LAPORTE (P.), *L'Aqueduc Médicis. Ses souterrains entre Rungis et le palais du Luxembourg, visite historique et contemporaine*, Paris, 1998, 167 p.

Ce parcours le long du tracé des aqueducs Médicis entre Rungis et Paris, réalisé avec la Région Île-de-France, fait partie des événements prévus pour la commémoration des 400 ans de la pose de la première pierre de l'aqueduc Médicis en 1613. Né de la volonté de huit associations franciliennes impliquées dans la sauvegarde et la mise en valeur de l'aqueduc et de l'ensemble de ses structures, ce projet regroupe, sous le nom de Groupement Médi8, la Société historique et archéologique de Rungis, la Société archéologique de Fresnes, Les amis du Vieux-L'Haÿ, Arcueil Animation, les Ateliers du Val-de-Bièvre, la Société d'histoire de Gentilly, l'Organisation pour la connaissance et la restauration d'au-dessoubs-terre (OCRA) et l'Association pour la sauvegarde et la mise en valeur du Paris historique.
L'organisation de ces manifestations a été placée sous la responsabilité d'Yves Le Marchand, chargé du projet.

Crédits photographiques et droits patrimoniaux

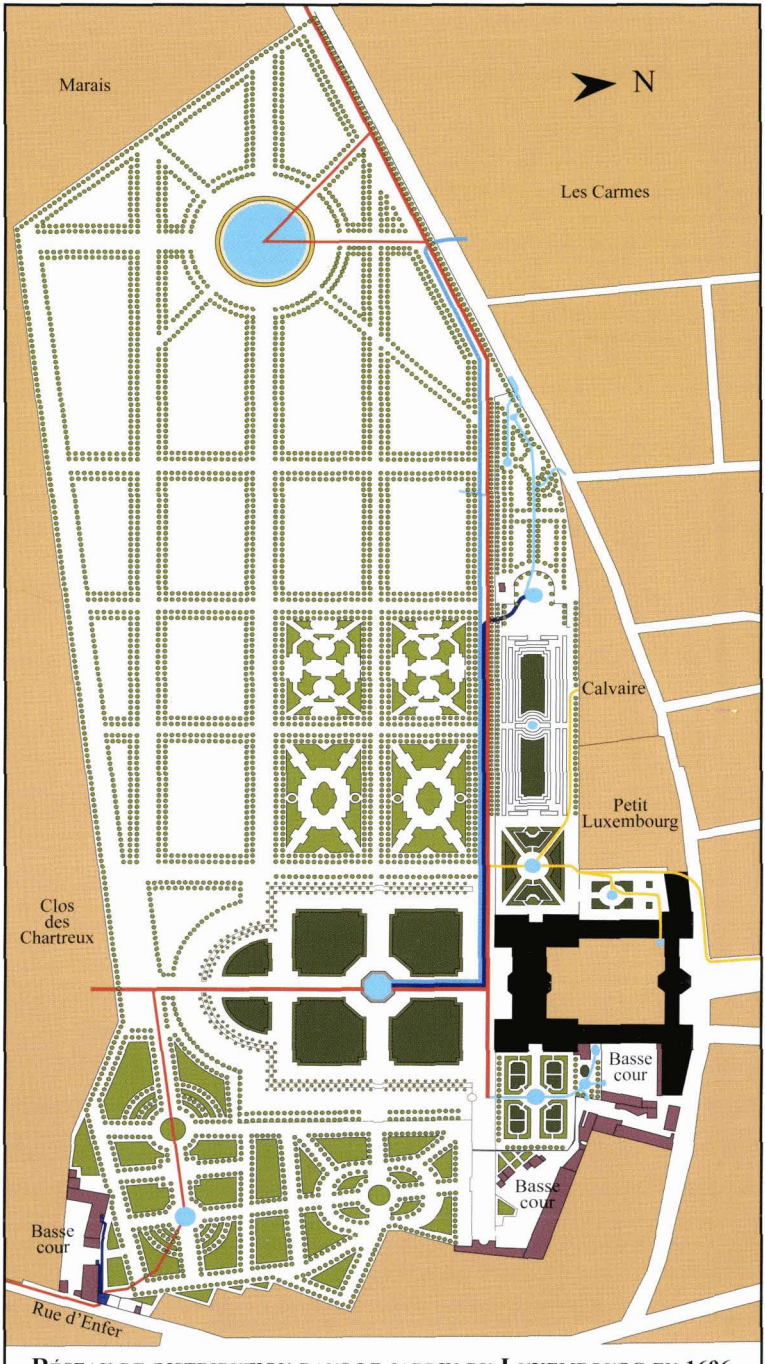
Région Île-de-France, service Patrimoines et Inventaire,
Laurent Kruszyk, sauf :
Anne-Marie Cordero-Tabone / Paris historique : p. 1
Dessin Bruno Deloumeaux / LD.A.94 : p. 3
Cartes Diane Betored d'après Karine Berthier : p. 4, 7, 21, rabats et 4e de couverture
Carte Diane Betored d'après Romain Portes : plan Luxembourg rabat
Eau de Paris : p. 5 et 35
Musée de l'Île-de-France, Sceaux : p. 9 (Benoît Chain), p. 18-19, 39 h g et 47 centre (Pascal Lemaître)
Archives nationales : p. 11, 13, 17, 19 b et 28
Archives de Paris : p. 20 b (VO3-137)
Bibliothèque de l'École nationale des ponts et chaussées : p. 20 h et 33 (Ms.2783), 30 et 53 h (Ms.2567-vol 2)
Benoit Fauvet / OCRA : p. 22 b g, 29, 39 h d et b, 44 b, 45, 47 b et 49 b
Christian Décamps : p. 24, 50 h d et b
Archives départementales du Val-de-Marne : p. 42 h
RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Franck Raux : p. 44 h d
Stéphane Asseline : p. 47 h
Institut national de jeunes sourds de Paris / Stéphane Mangaud : p. 54 h d
Daniel Gaillard : p. 50 g

L'ensemble de la documentation établie sur ce sujet par le service Patrimoines et Inventaire de la Région Île-de-France est consultable sur les bases de données nationales :
http://www.culture.gouv.fr (rubrique bases de données) :
Mérimée (recense le patrimoine monumental français),
Palissy (recense le patrimoine mobilier français),
Mémoire (regroupe les images concernant ces deux patrimoines)
ou
au conseil régional d'Île-de-France,
Centre de documentation de l'architecture et du patrimoine
115, rue du Bac
75007 Paris
Sur rendez-vous au 01 53 85 78 34

© Somogy éditions d'art, Paris, 2013
© Région Île-de-France, Paris, 2013
© Adagp, Paris, 2013 pour les photographies de Laurent Kruszyk, Christian Décamps et Stéphane Asseline

ISBN 978-2-7572-0646-1
Dépôt légal : février 2013
Imprimé en Italie (Union européenne)

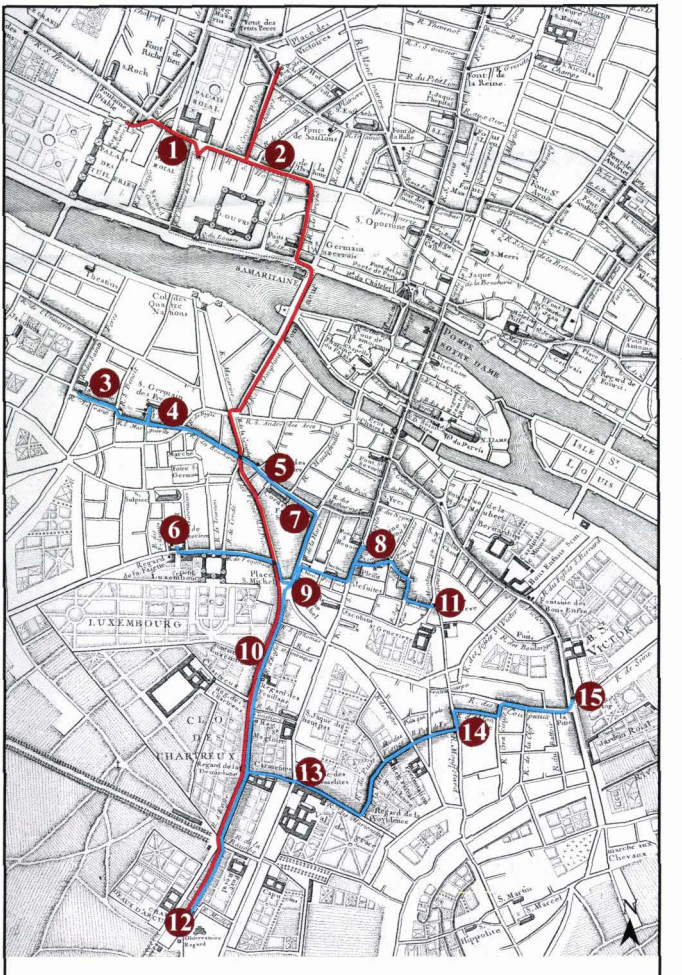
Photogravure : Quat'Coul, Toulouse
Impression : Grafiche Zanini (Italie, Union européenne)



Réseau de distribution dans le jardin du Luxembourg en 1696

Aqueduc de décharge passant sous le jardin

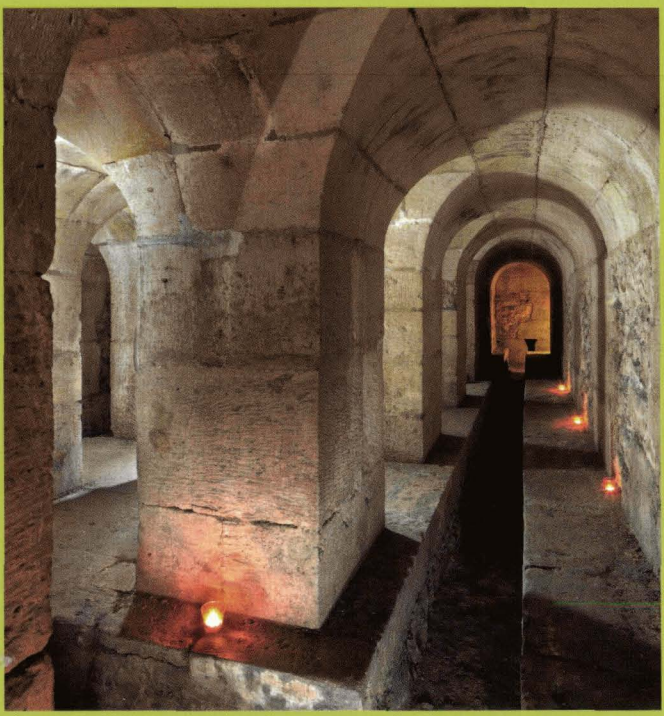
Tuyaux de distribution des eaux d'Arcueil



Plan des fontaines de Paris alimentées par l'aqueduc Médicis au XVIII^e^ siècle (d'après le plan dressé par l'abbé Delagrive en 1735)

Tuyau de la ville pour les eaux de source
Tuyau du roi pour les eaux de source

1 Château d'eau du Palais-Royal
2 Fontaine de la Croix-du-Trahoir
3 Fontaine de la Charité
4 Fontaine de l'Abbaye
5 Fontaine des Cordeliers
6 Fontaine de Garencière
7 Fontaine Saint-Côme
8 Fontaine Saint-Benoît
9 Fontaine Saint-Michel
10 Fontaine du Luxembourg
11 Fontaine Sainte-Geneviève
12 Château d'eau des eaux d'Arcueil
13 Fontaine des Carmélites
14 Fontaine du Pot-de-Fer
15 Fontaine Saint-Victor



Intérieur du regard des Sources à Rungis.

L'INVENTAIRE

SOMOGY
ÉDITIONS D'ART

Ouvrage réalisé sous la direction de Somogy éditions d'art
Conception graphique : Dominique Grosmangin, Décalage
Contribution éditoriale : Carine Merlin
Fabrication : Michel Brousset, Béatrice Bourgerie
et Mélanie Le Gros
Suivi éditorial : Sarah Houssin-Dreyfuss

L'année 2013 verra le 400e anniversaire de l'aqueduc Médicis construit sur ordre de Catherine de Médicis afin d'amener à Paris les eaux de sources captées à Rungis et aux alentours. Sur le trajet de l'aqueduc, il reste aujourd'hui vingt-quatre regards en pierres de taille qui disposent tous d'un bassin de décantation, d'ouvertures d'aération (prenant parfois l'aspect d'une lanterne) et d'escaliers rejoignant la surface. L'eau de l'aqueduc arrivait à Paris dans le regard XXVII, ou « maison du Fontainier ». La bâtisse est d'abord utilisée pour loger les fontainiers et répartir l'eau entre le roi, le peuple et l'entrepreneur. Elle permet ensuite de stocker l'eau qui, à partir de là, alimente douze fontaines publiques rive gauche et deux fontaines rive droite. Compte tenu de l'intérêt historique de ce patrimoine et de son caractère régional, la Région Île-de-France a décidé de participer à ce projet de publication et de l'accueillir dans la collection « Parcours du patrimoine ».

La collection « Parcours du patrimoine », conçue comme un outil de tourisme culturel, convie à la découverte des chemins du patrimoine.

978-2-7572-0646-1 9 €
9 782757 206461